
John Adams
Library,



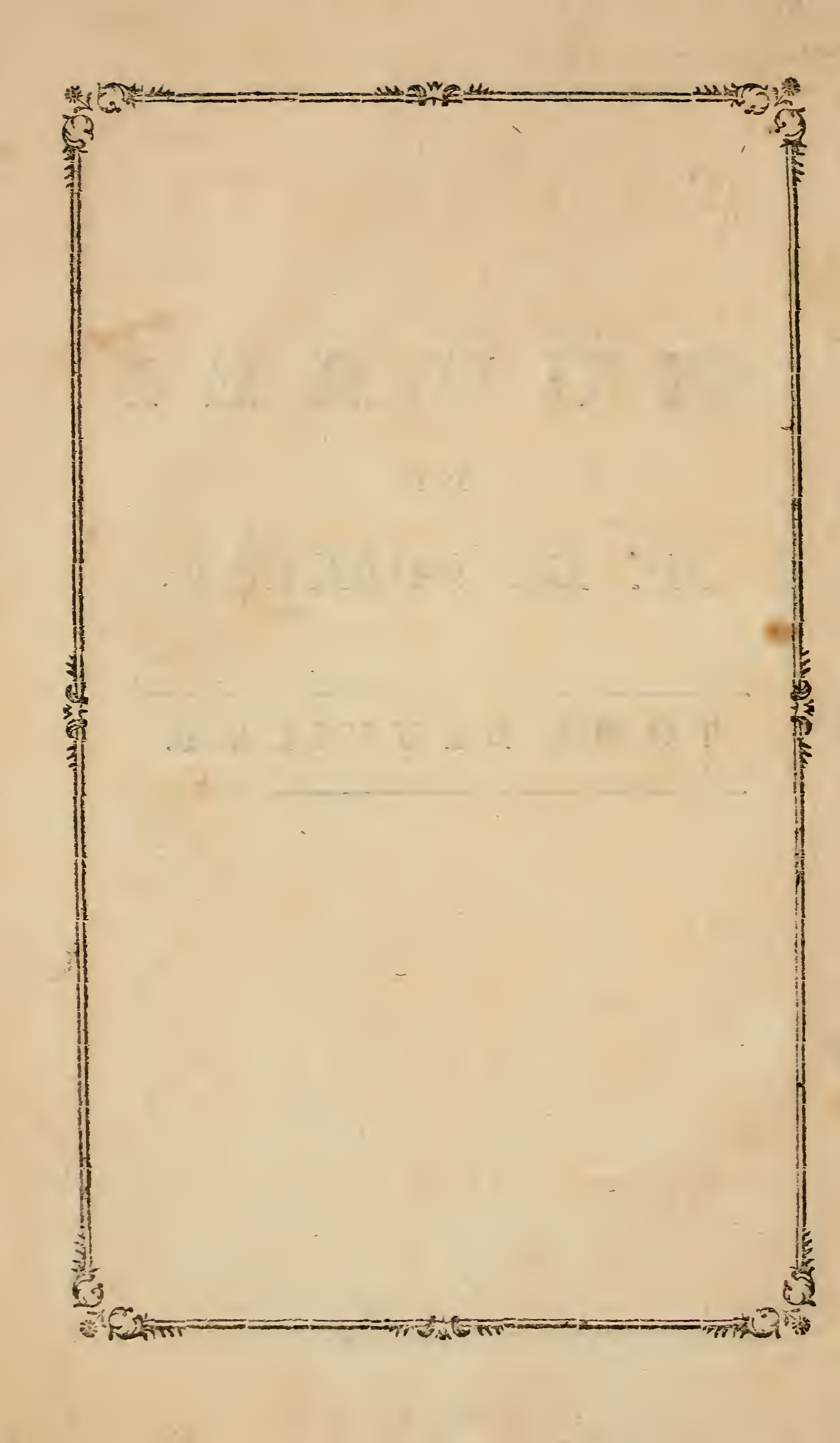


ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME NEUVIÈME.



OUVRAGES

DRAMATIQUES,

PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

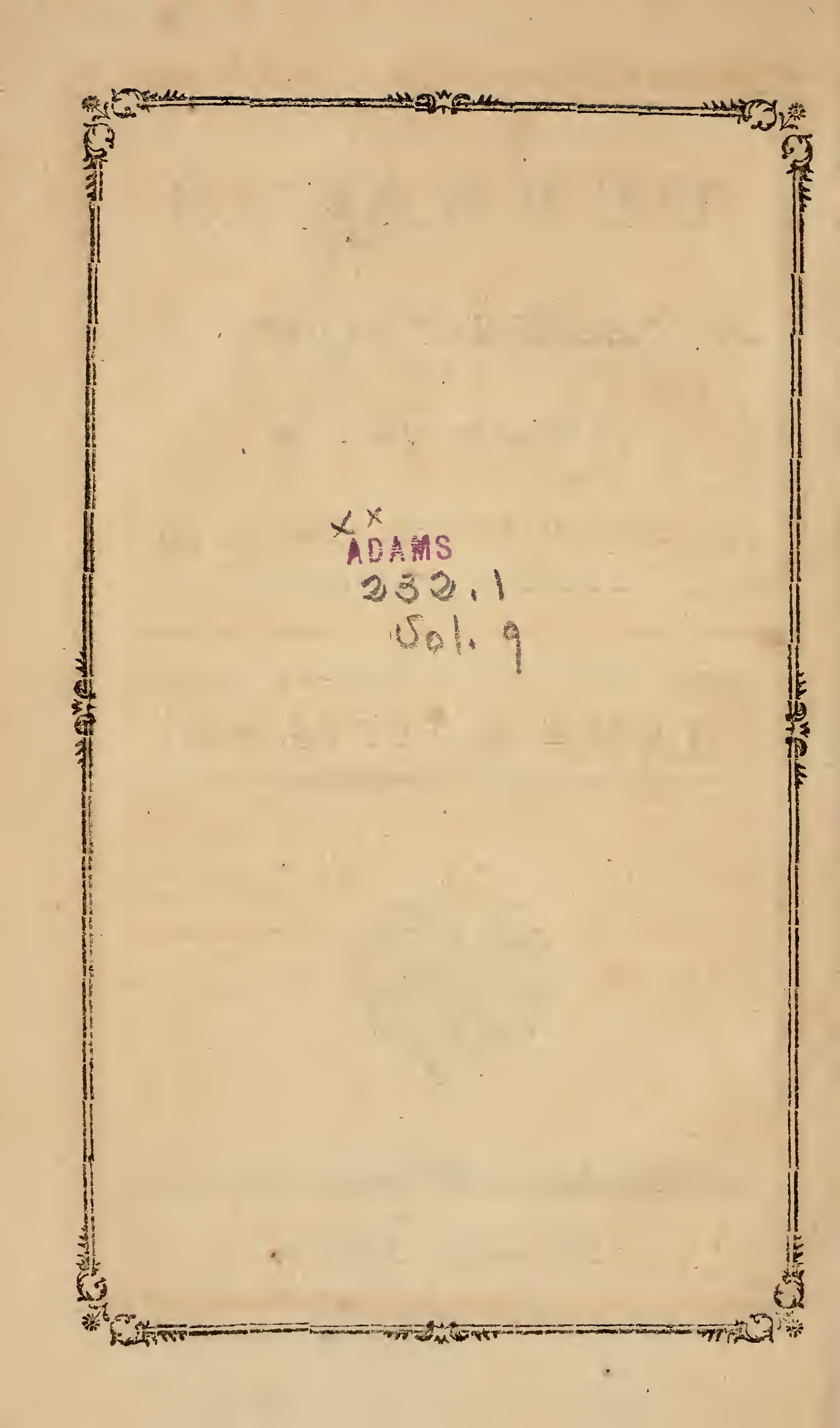
DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIVES.

TOME HUITIÈME.





M. DCC. LXXV.



LE CAFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.

Par Monſieur HUME ; traduite en français par JÉROME CARRÉ ; repréſentée à Paris au mois d'Août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.



EPITRE DÉDICATOIRE
DU TRADUCTEUR
DE L'ÉCOSSAISE,
A MONSIEUR
LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre ſous votre protection, n'eſt qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un ſervice éternel aux beaux-arts & au bon goût, en contribuant par votre généroſité à donner à la ville de Paris un théatre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus ſur la ſcène *Céſar* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & ſon fils entourés & preſſés d'une foule de jeunes gens, ſi les ſpectacles ont plus de décence, c'eſt à vous ſeul qu'on en eſt redevable. Ce bienfait eſt d'autant plus conſidérable, que l'art de la tragédie & de la comédie eſt celui dans lequel les Français ſe ſont diſtingués davantage : il n'en eſt aucun dans lequel ils n'aient de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais, il faut l'avouer,

nous ne ſommes que les diſciples des *Newtons*, des *Lockes*, des *Galilées*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il eſt encor loin de l'Archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance. Je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples; & vous ſavez, monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre; c'eſt pourquoi dans pluſieurs villes d'Italie la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos piéces, ou dans notre langue, ou en italien; c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théatres français à Vienne & à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène françaiſe, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq actes. Comment haſarder ces ſpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées ſont un des plus grands reſſorts de la tragédie? Comment apporter le corps

de *Céſar* ſanglant ſur la ſcène ? Comment faire deſcendre une reine éperdue dans le tombeau de ſon époux, & l'en faire ſortir mourante de la main de ſon fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau, & le fils, & la mère, & qui énerve la terreur du ſpectacle par le contraſte du ridicule ?

C'eſt de ce défaut monſtrueux que vos ſeuls bienfaits ont purgé la ſcène ; & quand il ſe trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil néceſſaire, & la vivacité d'une action également terrible & vraiſemblable, à la force des penſées, & ſurtout à la belle & naturelle poéſie, ſans laquelle l'art dramatique n'eſt rien ; ce ſera vous, monſieur, que la poſtétité devra remercier.

Mais il ne faut pas laiſſer ce ſoin à la poſtérité ; il faut avoir le courage de dire à ſon ſiècle, ce que nos contemporains ſont de noble & d'utile. Les juſtes éloges ſont un parfum qu'on réſerve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il reſpire ; & ſi on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'eſt-il plus ? on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable & malheureux ſecouru par vous ; je veux qu'on ſache que tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre par les ſoins les plus couteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Aſie qui l'inventa, vous faites renaître un ſecret plus ignoré, celui de ſoulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a, dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils sont incapacles de faire; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.





A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

Je suis forcé par l'illustre M. F...., de m'exposer vis-à-vis *de vous. Je parlerai sur le* ton *du sentiment & du respect ; ma plainte sera marquée au* coin *de la bienséance , & éclairée du* flambeau *de la vérité. J'espère que M. F.... sera confondu* vis-à-vis des *honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui n'étant pas* sentimentés, *font* métier & marchandise *d'insulter* le tiers & le quart, *sans aucune* provocation , *comme dit Ciceron dans l'oraison* pro Murena , *page* 4.

*Messieurs , je m'appelle Jérôme Carré , natif de Montauban ; je suis un pauvre jeune homme sans fortune ; & comme la volonté me charge d'entrer dans Montauban , à cause que M. L. F.... de P....... m'y persécute , je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'*Ecossaise *de M. Hume. Les comédiens français , & les Italiens , voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois , & voilà que M. F..... emploie son autorité & son crédit , pour empêcher ma traduction de paraître ; lui qui encourageait tant les jeunes gens*

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

quand il était Jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire suspecter *d'être hérétique. Ensuite il appelle M. Hume*, M. Home ; *& puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de Mr. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal Encyclopédique du mois d'avril* 1758, *journal que je regarde comme le premier des cent soixante & treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce page* 137.

L'auteur de Douglas est le Ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.

*Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'*Ecossaise *est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume ; ce qu'il fallait prouver, & ce qui est très-indifférent.*

*J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'*Ecossaise. *Il est vrai que dans le journal que je cite, l'*Ecossaise *n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'*Agis *&* de Douglas ; *mais c'est une bagatelle.*

*Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'*Ecossaise, *que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.*

My dear translator, *mon cher traducteur*, you

have comitted many a blunder in yr. performancée, *vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction* : you have quitte impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastitement at the end of the drama.... *vous avez affaibli le caractère de Frélon, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la piéce.*

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp, (*ce mot* Wasp *veut dire* Frélon ;) *mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; & j'espère que Messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la piéce en faveur de ma circonspection.*

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp *sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de Mylady Alton, pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les Dames.*

M. F....., dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille page 114, *qu'on l'appelle aussi* Frélon, *que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage Anglais dans la piéce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection, dont je vous supplie de m'honorer.*

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice :

il dit, pag. 115. *que le bruit courut long-tems qu'il* avait été condamné aux galères ; *& il affirme, qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui* pouvaient, *dit-il,* lui avoir attiré ce malheur. *Je vous jure, messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'*Ecossaise. *Je vous demande, messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, JÉROME CARRÉ, *natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de St. Thomas du Louvre ; car j'appelle* impasse, *messieurs, ce que vous appellez* cu de sac : *je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu, ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'*impasse, *qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au-lieu de celui de cu, en dépit du Sr. Fr. ...... ci-devant J.......*



AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La piéce fut repréſentée au commencement d'Août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-tems ? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F..... eſt monté à l'hôtel-de-ville.* Comme ce *F....* avait eu l'inadvertence de ſe reconnaître dans la comédie de l'*Ecoſſaiſe*, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encor la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées *l'année littéraire*, que l'*Ecoſſaiſe* n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon.* Un Avocat à la ſeconde repréſentation s'écria, Courage, M. *Carré*, vengez le public ; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle,

fut embraſſé par plus de cent perſonnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui diſait-on, d'avoir fait juſtice de cet homme, dont les mœurs ſont encor plus odieuſes que la plume ! Eh, Meſſieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne ſuis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainſi ſur l'eſcalier, il fut barbouillé de deux baiſers par la femme de *F....* ; Que je vous ſuis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un perſonnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé *F....* ; & toute la France lui faiſait compliment de l'avoir peint trait pout trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonſpection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il ſe trouve toujours quelqu'un qui lui reſſemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la piéce ; il ne contribua en rien au vrai ſuccès ; car elle reçut dans pluſieurs provinces les mêmes applaudiſſemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant eſtimé dans les provinces que dans la capitale : mais il eſt bien plus vraiſemblable que le vif intérêt qui règne dans la piéce de M. *Hume* en a fait tout le ſuccès. Peignez un faquin, vous ne réuſſirez qu'auprès de quelques perſonnes : intéreſſez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en ſoit, voici la traduction d'une

lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au ſujet de ſa piéce de l'*Ecoſſaiſe*.

« Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez » encor quelque talent ; vous en êtes comptable à » la nation ; c'eſt peu d'avoir immolé ce vilain » *Frélon* à la riſée publique, ſur tous les théatres » de l'Europe, où l'on joue votre aimable & ver- » tueuſe *Ecoſſaiſe* : faites plus, mettez ſur la ſcène » tous ces vils perſécuteurs de la littérature, tous » ces hypocrites noircis de vices, & calomnia- » teurs de la vertu ; traînez ſur le théatre, devant » le tribunal du public, ces fanatiques enragés, » qui jettent leur écume ſur l'innocence ; & ces » hommes faux, qui vous flattent d'un œil & qui » vous menacent de l'autre, qui n'oſent parler de- » vant un Philoſophe, & qui tâchent de le détruire » en ſecret : expoſez au grand jour ces déteſtables » cabales qui voudraient replonger les hommes » dans les ténèbres.

» Vous avez gardé trop long-tems le ſilence ; » on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ; » il n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres » reſpectables, que de faire trembler ceux qui les » outragent : c'eſt le dernier parti que prit *Pope* » avant de mourir : il rendit ridicules à jamais, » dans ſa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : » ils n'oſerent plus ſe montrer, ils diſparurent ; » toute la nation lui applaudit ; car ſi dans les » commencemens la malignité donna un peu de » vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* » & de leurs amis, la raiſon reprit bientôt le deſ- » ſus. Les *Zoïles* ne ſont ſoutenus qu'un tems. » Le vrai talent des vers eſt une arme qu'il faut

» employer à venger le genre humain. Ce n'eſt pas » les *Pantolabes Nomentanus* ſeulement qu'il » faut effleurer ; ce ſont les *Anitus* & les *Mélitus* qu'il faut écraſer. Un vers bien fait » tranſmet à la dernière poſtérité la gloire d'un » homme de bien, & la honte d'un méchant. » Travaillez, vous ne manquerez pas de ma» tière, &c.



PRÉFACE.

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est (*a*) de monsieur *Hume*, pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent & ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse & de sagacité les fondemens de la métaphysique & de la morale ; ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée l'*Ecossaise*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté & la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Fréeport*, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théatres de France ; & cependant, c'est la nature pure. Cette piéce paraît un peu dans le goût de ces romans Anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, & de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages : rien d'étranger au sujet ; point de ti-

(*a*) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette piéce à M. *Hume*.

rade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vuide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même tems que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de *Frélon*, qui paraissait encor dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la piéce ; mais cette justice qu'on lui rendait, semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit vers le dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* est si lâche, & si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature : car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très judicieusement, que l'on

doit ſonger à mettre ſur le théatre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraiſſent dignes du théatre en France ; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien ; il ſe plaît quelquefois à tracer des objets, dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvu qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères, & ſur toutes les conditions ; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint ; que nous avons une fauſſe délicateſſe, & que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant-homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'eſt pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conſervant aux perſonnages la nobleſſe de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette piéce, c'eſt que l'unité de tems, de lieu, & d'action y eſt obſervée ſcrupuleuſement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théatre n'eſt jamais vuide. Rien n'eſt plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs ſortir de la ſcène, & deux autres venir à leur place ſans être appellés, ſans être attendus, ce défaut inſupportable ne ſe trouve point dans l'*Ecoſſaiſe*.

Quand

Quant au genre de la piéce, il eſt dans le haut comique, mêlé au genre de la ſimple comédie. L'honnête-homme y ſourit de ce ſourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendriſſans juſqu'aux larmes; mais ſans pourtant qu'aucun perſonnage s'étudie à être patétique: car de même que la bonne plaiſanterie conſiſte à ne vouloir point être plaiſant, ainſi, celui qui vous émeut ne ſonge point à vous émouvoir; il n'eſt point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiſſe être!

Nous ne ſavons pas ſi cette piéce pourrait être repréſentée à Paris; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter ſouvent les ſpectacles, nous laiſſent dans l'impuiſſance de juger quel effet une piéce anglaiſe ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous ſommes très loin d'avoir atteint au mérite de ſes expreſſions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui eſt beaucoup plus important, c'eſt que cette comédie eſt d'une excellente morale, & digne de la gravité du ſacerdoce, dont l'auteur eſt revêtu, ſans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainſi traitée eſt un des plus utiles efforts de l'eſprit humain. Il faut convenir que c'eſt un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raiſonnemens. Il eſt aiſé d'apprendre la trigonométrie: mais tout art demande un talent, & le talent eſt rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles.

« J'ai soutenu les premiers personnages ès tragé-
» dies latines de *Bucanam* , & de *Guerante* , &
» de *Muret* , qui se représentèrent à notre collège
» de Guienne avec dignité. En cela , *Andreas*
» *Goveanus* notre principal , comme en toutes
» autres parties de sa charge , fut sans comparai-
» son le plus grand principal de France , & m'en
» tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que
» je ne mesloue point aux jeunes enfans de maison ,
» & ai vu nos princes depuis s'y adonner en per-
» sonne , à l'exemple d'aucuns des anciens , hon-
» nestement & louablement , il est loisible même
» d'en faire mestier aux gens d'honneur & en Grèce.
» *Aristoni tragico actori rem aperit: huic & genus,*
» *& fortuna honesta erant: nec ars : quia nihil tale*
» *apud Græcos pudori est , ea deformabat.* Car
» j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui con-
» damnent ces esbatemens , & d'injustice ceux qui
» empeschent l'entrée de nos bonnes villes aux
» comédiens qui le valent , & envient au peuple
» ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent
» soin d'assembler les citoyens , & les rallier com-
» me aux offices sérieux de la dévotion , aussi aux
» exercices & jeux. La société & amitié s'en aug-
» mente , & puis on ne leur concède des passe-
» temps plus réglés que ceux qui se font en présence
» de chacun , & à la vue même du magistrat ; &
» trouverais raisonnable que le prince à ses dépens
» en gratifiast quelquefois la commune ; & qu'aux
» villes populeuses il y eût des lieux destinés ,

» & despofés pour ces spectacles ; quelque diver-
» tissement de pires actions & occultes. Pour
» revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allé-
» cher l'appétit & l'affection, autrement on ne fait
» que des asnes chargés de livres ; on leur donne
» à coups de fouet, en garde, leur pochette
» pleine de science ; laquelle, pour bien faire, il
» ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut
» épouser. »



ACTEURS.

Mtre. FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

Le lord MONROSE, Ecoſſais.

Le lord MURRAI.

POLLY, ſuivante.

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRÉLON, écrivain de feuilles.

Lady ALTON, *on prononce* Lédy.

Pluſieurs Anglais qui viennent au café.

Domeſtiques.

Un meſſager d'état.

La ſcène eſt à Londres.



Voila ma dette de cinq cent guinées payée
Point de remerciment . . . .

Gravelot inv. Martinet Sculp.

LE CAFÉ, OU L'ECOSSAISE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La scène représente un café & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le café. (a)

FRELON *(dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.)*

QUe de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il

(a) On a fait hausser & baisser une toile au théatre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théatre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

a fait ſon devoir ; le beau mérite ! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! Encor, encor, & à moi rien. (*Il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant, je rends ſervice à l'état, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque choſe à dire du mal ; ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour, monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies ; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encor voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardy, M. Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guère faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connaît perſonne. N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non ; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs ſa vertu.....

FRELON.

Ah ah ah ah, ſa vertu !..

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domeſtique en livrée qui porte une malle : c'eſt quelque ſeigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.



SCENE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOUS êtes monſieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous ſervir, monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O ciel ! daigne m'y protéger... infortuné que je ſuis !... On m'a dit que je ſerais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monſieur, toutes les commodités de la vie, un appartement aſſez propre, table d'hôte ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très-belle & très vertueuſe.

FRELON.

Eh oui, très vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je

puiſſe être en ſolitude... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres ?

FABRICE.

Monſieur Frélon peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très-utile aux étrangers.

MONROSE (*en ſe promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous ſoyez bien ſervi.

(*Il ſort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Mylord, permettez que je vous préſente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point mylord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt votre emploi dans la maiſon ?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, monſieur; je paſſe ma vie au café, j'y compoſe des brochures, des feuilles : je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agréable ou utile, je ſuis encor votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON (*se remettant à sa table.*) *Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théatre.*

MONROSE.

MEs infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient autour de son tombeau.

(UN *de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de* Frélon *qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la piéce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une piéce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon

marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON (*écrivant.*)

Cela n'est pas vrai, la piéce ne vaut rien, l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'état est anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'isle de Minorque.

MONROSE (*toujours sur le devant du théatre.*)

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du père !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La piéce d'hier m'a paru très bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la porte.

FRELON.

Il faut siffler la piéce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus

grand plaisir de la satyre. Le cinquiéme acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE (*se retournant.*)

Quel sabbat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

M. FABRICE (*arrivant avec une serviette.*)

Messieurs, on a servi; surtout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part & dit à* Fabrice. (Ecoutez, un mot, mylord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vient ici quelque fois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit : bon jour. Que la vie m'eſt odieuſe !

(*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ſerais point ſurpris qu'il allât ſe tuer là haut ; ce ſerait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les ſurvenans ſortent pour dîner.* Frélon *eſt to jours à la table où il écrit. Enſuite* Fabrice *frappe à la porte de l'appartement de* Lindane.)

SCENE IV.

FABRICE, Mdlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MAdemoiſelle Polly, mademoiſelle Polly !

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY.

Hélas je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous ſommes ſi triſtes !

FABRICE.

Celà vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie ; quand ma maîtreſſe ſouffre ; il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecrétement ce qu'il vous faudra. (*Il ſort.*)

FRELON (*ſe levant de ſa table.*)

Je vous ſuis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtreſſe ? vous rebutez toutes mes prières ?

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte !

FRELON.

Eh de quelle ſorte eſt-elle donc ?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtreſſe eſt très riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie, elle mange peu, c'eſt par régime, & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite ; nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaiſſez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai partout des correſpondances.

POLLY.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi

respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise, delà je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon !

(*Il sort.*)

SCENE V.

LINDANE (*sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.*) POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir ! & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir ; & mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, madame : mais parce que mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah! ſouviens-toi ſurtout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau; ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris: je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant: pour vous, ce n'eſt pas de même; la grandeur d'ame vous ſoutient: il ſemble que vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance: je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chere Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe: n'ayons d'obligation à perſonne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent: tu m'as aidée: il eſt beau de ne devoir notre ſubſiſtance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez-moi arroſer de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des reines. Que ne puis-je vous conſoler?

LINDANE.

Hélas! mylord Murrai n'eſt point venu! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous ſera toujours

funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance ?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être inſtruit, puiſque tu l'es à peine ? Il ne ſait rien, perſonne ne m'écrit ; je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de ſavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chère Polly, tu le ſais, je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite : il ne me reſte que mon courage. Mon père eſt errant de déſert en déſert en Ecoſſe. Je ſerais déjà partie de Londres pour m'unir à ſa mauvaiſe fortune, ſi je n'avais pas quelque eſpérance en mylord Falbrige. J'ai ſu qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Perſonne n'abandonne ſon ami. Falbrige eſt revenu d'Eſpagne, il eſt à Windſor ; j'attends ſon retour. Mais hélas ! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur ; ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne ſors jamais d'auprès de vous ; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſans avec les femmes, ils en abuſent ; ils veulent ſe faire un droit de notre miſère ; & je veux rendre cette miſère reſpectable. Mais hélas ! mylord Murrai ne viendra point !

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette.*)

FABRICE.

PARDONNEZ.. madame.. mademoiselle.. je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste.. entre nous, pardonnez . . il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si desirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite,

comme ſi j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins. ...

LINDANE.

Je vous rends grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas; vous n'avez beſoin de rien, & vous n'avez pas le néceſſaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu impoſer ſi témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il eſt deux heures, & mylord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Eh bien, madame, ce mylord dont vous parlez, je ſais que c'eſt l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins,

quelques petits repas que j'aurais fournis ? c'eſt peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE (*en tirant* Polly *par la manche.*)

Va, ma pauvre Polly ; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet, qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre dame qui entre dans mon café comme ſi c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtreſſe, c'eſt mylady Alton, celle qui voulait épouſer mylord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'eſt elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue : pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre ? (*Elle rentre.*)

SCENE VII.

Lady ALTON (*ayant traverſé avec colère le théatre & prenant* Fabrice *par le bras.*)

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableſſe de femme !

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'ofez affurer que cette aventurière eft une perfonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand mylord y eft venu, il n'y eft point venu en fecret, elle l'a reçu en public, les portes de fon appartement ouvertes, ma femme préfente. Vous pouvez méprifer mon état, mais vous devez eftimer ma probité; & quand à celle que vous appellez une aventurière, fi vous connaiffiez fes mœurs, vous les refpecteriez.

LADY ALTON.

Laiffez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, (*elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, lady ALTON.

LINDANE.

Eh qui peut frapper ainsi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle ?

LINDANE.

Hélas, madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux, mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, & se jeter ensuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi : mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON

Je suis votre partie, si mylord vient encor vous voir,

ſi vous flattez la paſſion de cet infidele, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je.....

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Qu'ai-je vu, malheureuſe!.. Madame....

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe : ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, madame; ſi vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encor. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère maîtreſſe, & qu'eſt devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles ſortent.*)

SCENE III.

Lady ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUOI ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous ſervie ? avez-vous employé vos correſpondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je ſais qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc ſervie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoute quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèſe!

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'état.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence ?

FRELON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maîtreſſe du valet de chambre d'un premier commis du miniſtre : je pourrais même parler aux laquais de mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je reſpire; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule, je veux que le vaiſſeau

aille à pleines voiles, ou qu'il ſe briſe. Tu as raiſon; une Ecoſſaiſe qui ſe cache dans un tems où tous les gens de ſon pays ſont ſuſpects, eſt ſurement une ennemie de l'état; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompenſé; je te récompenſerai encor. Il faudra m'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici.

FRELON.

Madame, je vous conſeille de faire uſage de tout ce que vous ſaurez, & même de ce que vous ne ſaurez pas. La vérité a beſoin de quelques ornemens; le menſonge peut être vilain, mais la fiction eſt belle; qu'eſt-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit eſt toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainſi il n'y a point proprement de menſonge.

LADY ALTON.

Tu me parais ſubtil: il me ſemble que tu aies étudié à St. Omer (*a*). Va, dis-moi ſeulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui ſoit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe; à préſent que je ſuis un peu plus de ſang-froid,

(*a*) Autrefois on envoyait pluſieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

je penſe qu'il me ferait haïr la vengeance. Je ſens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans ſon état humble une fierté qui me plaît : elle eſt décente ; on la dit ſage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à* Fabrice *qu'elle apperçoit agiſſant dans le café.*) Adieu, mon maître, faiſons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous, mais vous avez dans votre maiſon un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

FRIPORT (*vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*), FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, M. Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Eh ! du chocolat ; les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien

qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à préſent?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart, il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante?

FABRICE.

Elle eſt encor plus ſingulière que lui; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon appartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute un honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle eſt bien plus qu'honnête; elle eſt belle, pauvre & vertueuſe : entre nous, elle eſt dans la dernière misère, & elle eſt fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point; ſa fierté eſt encor une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache : elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes : j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent de ſon loyer; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut appaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh! M. elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on ſe retire; je hais la cohue auſſi-bien qu'elle : qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon appartement :

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pouſſe la porte & entre.*)

SCENE VI.

LINDANE *paraiſſant toute effrayée*, POLLY *la ſuit.* FRIPORT, FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas? Monſieur, vous me paraiſſez peu civil, & vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude & mon ſexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monſieur, ſi madame le permet.

(FRIPORT *s'aſſied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil ſur* Lindane *&* ſur Polly : *il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſéyez-vous pas quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aiſes, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi,... ou ſans moi,.. comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle viſite je reçois ! Et mylord ne vient point ! cet homme bizarre m'aſſaſſine, je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu ſouffrir cela ? Il faut bien s'aſſeoir.

(*Elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du chocolat*, Friport *en prend ſans en offrir ; il parle & boit par repriſes.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuſe ; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, monſieur ?

FRIPORT.

FRIPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très-galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé monſieur ; non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraie modeſtie ; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir ; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière : je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi vous ?

POLLY.

Oh l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encor.

LINDANE (*se levant & se détournant.*)

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*)

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE (*s'approchant de lui.*)

Monsieur...

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froie & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous

déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre : dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de ſa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant ſon chocolat & liſant.*)

Hem, que dit-elle là ?

POLLY (*s'approchant de lui.*)

Hélas, monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes ; elle parle de ſoupçons ; elle dit qu'une fille.....

FRIPORT.

Ah, ah, eſt-ce qu'elle eſt fille ?

POLLY.

Oui, monſieur, & moi auſſi.

FRIPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? ...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſait ce qu'elle dit ; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiſelle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je ſerais perdue.

POLLY (*allant vers* Friport.)

Monſieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la con-

nais pas. Raſſurez-vous, mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par haſard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne heure.... comme vous vous aviſerez je m'aviſerai. Si vous vous en paſſez, je m'en paſſerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon tems ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance, mais ſurtout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, madame?

LINDANE (*lui donnant la bourſe.*)

Tenez, prenez cette bourſe que monſieur a laiſſée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; aſſurez-le de mon eſtime; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE (*prenant la bourſe.*)

Ah! monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai! monſieur Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à*

monſieur Friport.) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOUS avez là bien opéré, madame; le ciel daignait vous ſecourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant; mylord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt une erreur qui doit finir. (*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée; hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien; une ſuivante a toujours des reſſources; mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE (*ayant plié ſa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſure que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtreſſe ! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel deſſein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec mylord ? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu ſans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

POLLY.

Quoi, madame, ce fut donc le père de mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai ; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent...

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! monſieur Fabrice, à l'aide ! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours ! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, monſieur le gentilhomme de là-haut, tout le monde. . .

(*La femme & la ſervante de* Fabrice & Polly *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LINDANE (*en ſortant.*)

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouiſſait ; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaiſies de filles paſſe vîte, & ne ſont pas dangereuſes : que voulez-vous que je faſſe à une fille qui ſe trouve mal ? eſt-ce pour cela que vous m'avez fait deſcendre ? je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune

perſonne en danger. Si l'Ecoſſe a pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle eſt d'Ecoſſe ?

FABRICE.

Oui, monſieur, je ne le ſais que d'aujourd'hui ; c'eſt notre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*Il ſe promène*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu ſans reſſource ! que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE (*revenant.*)

Tout va mieux, dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens ; elle ſe porte très-bien ; encor un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'eſt que cela. Il faut que je ſorte, que j'aille, que je haſarde... oui... je le veux.

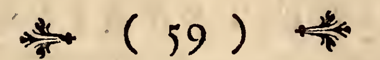
(*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vu Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond acte.







ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon ; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble ! elle conſpire contre l'état ; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné : ah ! du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire ! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſure. Voici André le laquais de mylord ; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André ! vous apportez ici une lettre de mylord, n'eſt-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous ; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, madame, il vous aimait ſi tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lindane; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié..... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décélez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu,

toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si mademoiſelle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi !

(Il ſort.)

LADY ALTON *(ouvre la lettre & lit.)*

Liſons : *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane....* il ne m'en a jamais tant écrit... *il y a deux jours, il y a un ſiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vos ſeuls intérêts : je ſais qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent ; comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidele, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(après avoir lu.)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal-intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Ecoſſe ; ſes amis agiſſent ; il court jour & nuit ; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON (*à* Polly *qui paſſe de la chambre de ſa maîtreſſe dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je ne n'ai que des choſes très agréables à lui dire ; qu'il s'agit de ſon bonheur, *(avec emportement.)* & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh madame ! nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante soutenue par* Polly.)

Que voulez-vous, madame ? venez-vous insulter encor à ma douleur ?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas, madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDADE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux : & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encor moins de ma rivale. (*elle sort.*)

LADY ALTON (*seule.*)

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrêmité. J'ai honte de m'être servi de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidele amant ! passion funeste ! Je suffoque.

SCENE III.

FRIPORT, MONROSE *paraissent dans le café avec* la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, *qui mettent tout en ordre* FABRICE, lady ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent, c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions....

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je. (*elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle & si patiente !

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites songer ; elle est, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue, il en aurait été touché.

MONROSE (*à part.*)

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête. .. Malheureux que je suis !

FRIPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant-homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois. .. C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE (*à Friport.*)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? non : . . n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort !

MONROSE (*s'avançant.*)

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché. . . . *D'Edimbourg le* 14 *Avril. . . . On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? mylord Monroſe condamné à. . . .

FRIPORT.

Oui parbleu, le lord Monroſe : . . . liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*)

Oui cela eſt vrai . . . (*à part.*). Il faut ſortir d'ici, la maiſon eſt trop publique. . . Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enſemble aient jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme, (*à ſon valet* Jacq, *qui eſt dans un coin de la ſalle.*) Eh ! va faire ſeller mes chevaux ; & que je puiſſe partir, s'il eſt néceſſaire, à l'entrée de la nuit. . . Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monroſe ſoit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irais ſavoir comme elle ſe porte : elle eſt fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les acteurs précédens, un meſſager d'état.

LE MESSAGER.

VOUS vous appellez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, monſieur ; en quoi puis-je vous ſervir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah pourquoi eſt-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement ; fi que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, monſieur le meſſager d'état.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventurière, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon ; . . . me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je

le vois bien . . . Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution ; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe ; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où eſt-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon monſieur Friport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! apparemment. . . monſieur le meſſager, je dépoſe cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille. . . . autant que je peux .... mais il ne faudrait pas qu'elle fut ſi fière.

LE MESSAGER.

Venez, monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de monſieur Friport, mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout-d'un-coup en amitié ! Il n'eſt pas complimenteur ; mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort !... Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encor une fois.



SCENE VI.

MONROSE *seul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement ! Je ne ſais, ... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions : ... tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE (*appercevant* POLLY *qui paſſe.*)

MADEMOISELLE, un petit mot, de grace... êtes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui...

POLLY.

Oui, monſieur, je ſuis aſſez jeune ; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable, bien des gens me diſent que je le ſuis.

MONROSE.

Ne ſavez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non, monſieur, il y a ſi long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon pere était un excellent boulanger, à ce que j'ai oui dire, & ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY.

Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, monsieur, & moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel, si long-tems impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse!.. mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ce ferait précifément l'âge qu'aurait ma malheureufe Monrofe, ma chère fille, feul refte de ma maifon, feul enfant que mes mains aient pu careffer dans fon berceau : dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, monfieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une fi grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout feul tant de réflexions fur fon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me poſsède plus ; il faut avec votre permiffion que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monfieur, il eft impoffible que vous voyiez à préfent ma maîtreffe ; elle eft dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eft pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré fon cœur, lui ont fait perdre l'ufage de fes fens. Hélas ! elle n'eft pas de ces filles qui s'évanouiffent pour peu de chofe. Elle eft à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eft un repos mêlé de trouble & d'amertume ; de grace, monfieur, ménagez fa faibleffe & fes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreffement. Je fuis fon compatriote ; je partage toutes fes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; fouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiffe entretenir votre maîtreffe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez; attendez encor quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-tems à ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE (*ſe retournant.*)

Qui? quoi ? comment? pourquoi ? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſais qui vous êtes; mais on eſt venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris ſi dans

peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiſelle, qui eſt, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi, notre ami Friport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne ſais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne peux partir ſans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſurtout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous feriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON (*dans le café à une table.*) FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, monſieur Frélon ; ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit eſt toujours faux ; quelle mouche vous pique, monſieur Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café paſſera pour une boutique de poiſons.

FRIPORT (*ſe retournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon.*)

De tout le monde, entendez-vous ? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon ; mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Un fripon... entendez-vous ? cela paſſe la raillerie.

FRELON.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande votre café ; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode ; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation ! celle d'un eſpion, d'un mal-honnête homme, (pardonnez, ſi je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

FRELON.

Monſieur Fabrice, monſieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

FABRICE.

Laiſſez-là vos écrits ; ſavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mlle. Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays ?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette dame ſi colère qui eſt venue ici, &

avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Seriez-vous un fripon en effet, je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre mylord.

FRIPORT.

Un mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je sors. Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement ; serviteur. Cette Ecossaise est belle & honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

Lord MURRAI (*pensif & agité.*) FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI (*à* Fabrice, *d'un air distrait.*)

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête homme ; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je ſuis sûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés. Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laiſſez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant* Frélon.)

FRELON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE (*en ſortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami !

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ? ...

LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du miniſtre d'état.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme & de mademoiſelle

Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand-merci, monſeigneur, tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent ; je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *ſeul un moment.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était poſſible que je puſſe réparer les torts de mon père! ſi le ciel permettait!.. Entrons. (*à* Polly *qui ſort de la chambre de* Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie paſſé tant de tems ſans venir ici? deux jours entiers!.. je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de mylord Monroſe; les miniſtres étaient à Vindſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maîtreſſe me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouiſſement, & je me ſerais évanouie auſſi, ſi je n'avais pas eu beſoin de mes forces pour la ſecourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien; & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juſte ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vais tout réparer! que ſon ſort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte, jetons-nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! mylord! gardez-vous en bien, elle eſt actuellement avec un gentilhomme ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée! Juſte ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je deſire qu'il ſoit? Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

Lady ALTON, lord MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſure de votre inconſtance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, madame, vous êtes ſure de tout. (*à part.*) Quel contretems effroyable!

LADY ALTON.

Monſtre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché, mais pour perfide, je ſuis très-loin de l'être, ce n'eſt pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélérat, après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions jamais été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je ſais que vous êtes vindicative, envieuſe plutôt que jalouſe, emportée plutôt que tendre; mais vous ſerez forcée à reſpecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je ſais qui elle eſt, je ſais qui eſt l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je ſais tout; des hommes plus puiſſans que vous ſont inſtruits de tout; & bientôt on vous enlévera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourrir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez. . .

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

Lord MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUE prétend cette furie? Que la jalousie est affreuse! O Ciel! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? fait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! & que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(*Il sort.*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maîtreſſe.*

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, perſécutée, errante, & ſi malheureuſe avec des ſentimens ſi nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens même à mes malheurs; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement; mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre père, qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous verſez des larmes ! hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'eſſuiant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah je ſuccombe ! Quel moment, & quel ſouvenir ! Chère & malheureuſe épouſe !.. fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de déſaſtres ! Reconnaîtriez-vous ce portrais ? (*Il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? eſt-ce un ſonge ? c'eſt le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt là votre mère, & je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie.... O mon père ! hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abyme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor ; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous pour tuer mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendte ? Ah mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui ſont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve .... ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous ceſſiez de vous expoſer, que vous quittiez cette ville ſi dangereuſe pour vous... & pour moi... Oui, c'en eſt fait, mon parti eſt pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous... oui à tout... je ſuis prête à vous ſuivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque iſle affreuſe des Orcades ; je vous y ſervirai de mes mains ; c'eſt mon devoir, je le remplirai... C'en eſt fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puiſque vous avez le courage de vous attacher à ma funeſte deſtinée; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure ſe paſſe ; ſoyez prête, & recevez encor mes embraſſemens & mes larmes.



SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN eſt fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à l'heure.

LINDANE.

Il était ici, & il ne m'a point vue! c'eſt là le comble. O mon malheureux père! que ne ſuis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable mylady Alton...

LINDANE.

Quoi! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire! Peut-on plus indignement ſe voir outrager? Va, ſois ſure que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiſelle, écoutez-moi donc; je vous jure que mylord...

LINDANE.

Lui perfide! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes! père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort que mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il

vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDNE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſais où je vais ; je ne ſais ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi : ne me parle point de mylord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encor. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi. . . .

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les ſoupirs me ſuffoquent. Suis-moi, & ſois prête à partir.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, mademoiſelle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, monſieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère ſi généreux, vous qui ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela? qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? qu'eſt que ça ? ſi vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; eſt-ce que vous craignez quelque choſe ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Friport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon pays fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble : je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fi ! que cela eſt ſot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on

eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien... nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſait-on? ne manquez pas de m'écrire... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance; & ſi jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née. Je ſerai très-aiſe de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'eſprit au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez, mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de M. Friport, & qu'il perd cinq cents guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fuſſe enchaînée ici, & que mylord... & mon père....

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Oh qu'à cela ne tienne; quoiqu'elle ait je ne ſais quoi qui me touche, qu'elle parte ſi elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me ſoucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure-lui encor les cinq cents autres guinées dans ſa valiſe. Allez, mademoiſelle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'eſtime & d'affection.



SCENE II.

Lord MURRAI, & ſes gens, *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les acteurs précédens, *ſur le devant.*

LORD MURRAI (*à ſes gens.*)

RESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé, Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*Il tire un papier de ſa poche & le lit.*) Quel bonheur d'aſſurer le bonheur de Lindane!

LINDANE (*à Polly.*)

Hélas! en le voyant je me ſens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce mylord là vient toujours mal-à-propos; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplaît ſouverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encor ma reconnaiſſance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point:.. je vous verrai pourtant encor un fois: je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiſelle.



SCENE III.

Lord MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas; une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes.*)

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encor, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où

vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même, je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez, vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez, vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle, j'y mettrai bon

ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées Mylord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père? eh où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici ; il m'emmène, c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encor revenu ? ciel, que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous, du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je

vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encor.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces ! avez-vous changé de deſſein ? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de tems le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable ; .. je vous ſuivrai ; .. mais encor une fois, attendez quelque tems ; accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages ; ne me refuſez pas des inſtans précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez ; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier ſupplice ?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi ; je n'y

réfifte plus. J'ai honte d'avoir tardé : . . cependant j'avais quelque efpoir ; . . n'importe, vous êtes mon père, je vous fuis. Ah malheureufe !

SCENE V.

FRIPORT & FABRICE *paraiffent d'un côté, tandis que* MONROSE & fa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT (*à Fabrice.*)

SA fuivante a pourtant remis fon paquet dans fa chambre ; elles ne partiront point, j'en fuis bien aife : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle eft fi bien née, que je la voyais partir avec une efpèce d'inquiétude, que je n'ai jamais fentie, une efpèce de trouble, . . je ne fais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (*à Friport.*)

Adieu, monfieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez refter : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.



SCENE VI.

Les acteurs précédens, le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce mylord ? que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE (*à sa fille, tandis que mylord* Murrai *parle à son domestique.*)

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur c'est mylord Murrai, le plus galant-homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encor insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE (*se jetant au-devant de* Monrose.)

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI *toujours au fond du théatre,* (*à* Monrose.)

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encor une fois...

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*Il tire son épée.*)

LINDANE (*entre les bras de* Polly.)

Cruel !... vous oseriez !...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez, & connoissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma mai-

ſon ! O ciel ! & c'eſt à vous, c'eſt à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaicteur !... (*il veut ſe jeter à ſes pieds.*) vous triomphez de moi plus que ſi j'étais tombé ſous vos coups.

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe ! mon amant eſt digne de moi.

LORD MURRAI.

Embraſſez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! & comment reconnaître tant de généroſité ?

LORD MURRAI (*en montrant* Lindane.)

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

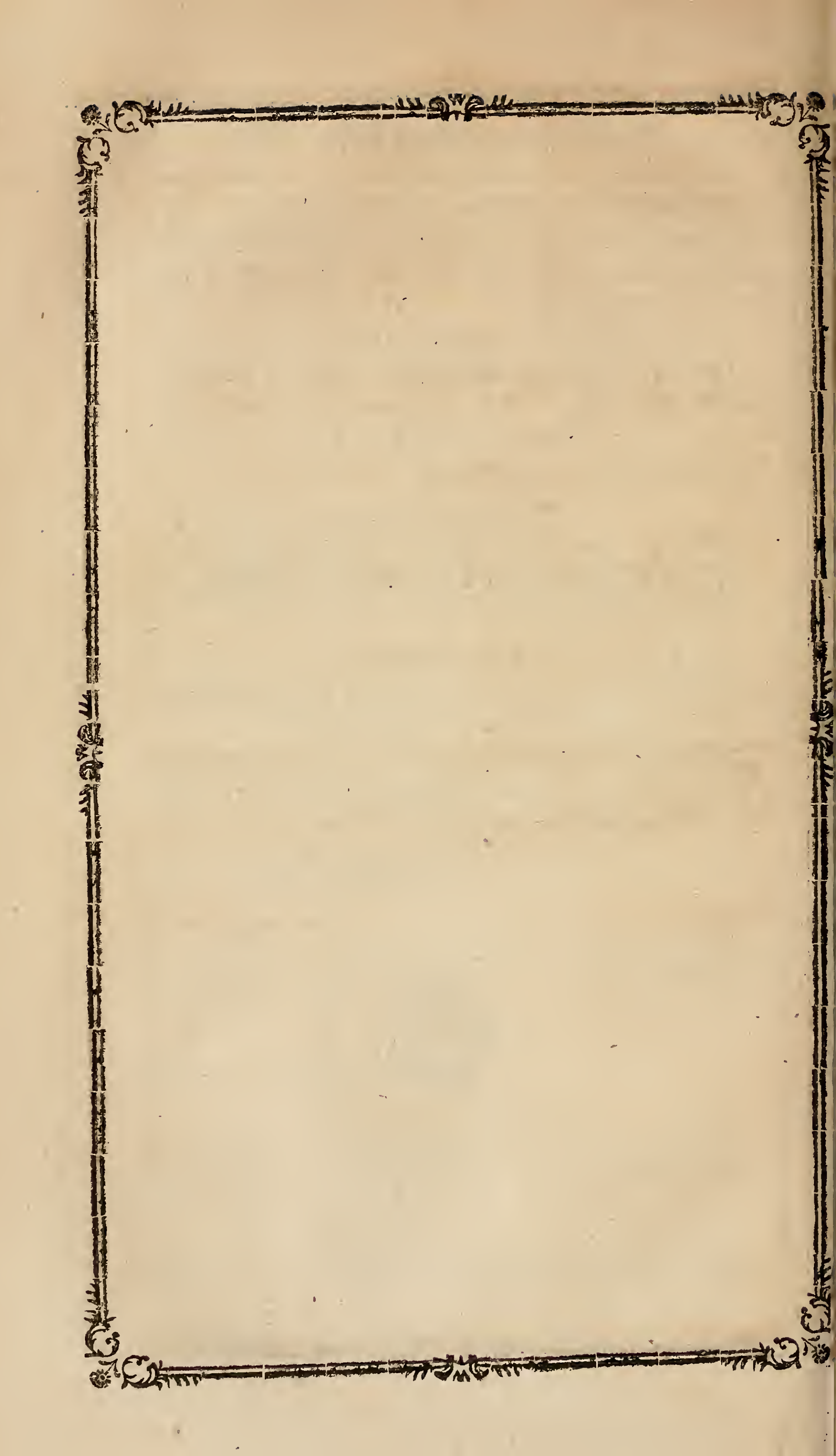
Le père & la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiſelle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

Fin du cinquième & dernier acte.





LA PRINCESSE
DE
NAVARRE,
COMÉDIE-BALLET.

Féte donnée par le ROI *en ſon château de Verſailles, le mardi 23 Février 1745.*

AVERTISSEMENT.

LE roi a voulu donner à madame la dauphine une fête qui ne fut pas ſeulement un de ces ſpectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui paſſant avec l'éclat qui les accompagne, ne laiſſent après eux aucune trace. Il a commandé un ſpectacle qui pût à la fois ſervir d'amuſement à la cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il ſait que la culture contribue à la gloire de ſon royaume. M. le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théatre de cinquante-ſix pieds de profondeur dans le grand manège de Verſailles, & a fait conſtruire une ſalle, dont les décorations & les embelliſſemens ſont tellement ménagés, que tout ce qui ſert au ſpectacle doit s'enlever en une nuit, & laiſſer la ſalle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théatre & les loges ont été conſtruits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir ſur ce théatre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe & de la muſi-

que, afin que la perſonne auguſte, à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout-d'un-coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête, fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue ; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le roi de France *Charles V*, prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pu fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne. Car il régnait alors un prince cruel & ſans foi ; & ſa femme n'était point une héroïne, dont les enfans fuſſent des héros. Preſque tout l'ouvrage eſt donc une fiction dans laquelle il a fallu s'aſſervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertiſſement a été exécuté le 23 Février 1745, vers les ſix heures du ſoir. Le roi s'eſt

placé au milieu de la ſalle, environné de la famille royale, des princes & princeſſes de ſon ſang, & des dames de la cour, qui formaient un ſpectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à deſirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette aſſemblée, tous les princes de cette maiſon qui eſt ſur le trône long-tems avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui ſont encor des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles, enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on liſait dans tous les yeux.

On eſt ſortit du ſpectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on était entré, & alors on a trouvé toute la façade du palais, & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encor une ſeconde fois.



PROLOGUE

DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL deſcend dans ſon char, & prononce ces paroles.

L'INVENTEUR des beaux, arts le dieu de ſa lumière,
Deſcend du haut des cieux dans le plus beau ſéjour,
Qu'il puiſſe contempler en ſa vaſte carrière.
La gloire, l'hymen & l'amour,
Aſtres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière.
Que le flambeau du dieu du jour.
J'enviſage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs ſoumis;
Mais tout dieu que je ſuis, & dieu de l'éloquence,
Je reſſemble à ſes ennemis,
Je ſuis timide en ſa préſence.



Faut-il qu'ayant tant d'aſſurance,
Quand je fais entendre ſon nom,
Il ne m'inſpire ici que de la défiance?

Tout grand-homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.
Qui rend ſon ſiècle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.
(*Tous les acteurs bordent le théatre, repréſentant les muſes & les beaux arts.*)
O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il eſt l'appui,
N'eſpérez pas pour vous avoir tous les ſuffrages,
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſais que de la cour la ſcience profonde,
Serait de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore : & peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras,
Themis, la Prudence, & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas,
La bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Apennins fumans que ſa poudre environne,
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles monumens,
Dreſſés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,

Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on desirait, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans :
On est heureux sans vous ; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

* *

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes ;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même ; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas ! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie :
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise, il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide
Des victoires & des bienfaits.

* *

Muses que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi ;
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je vois ;
Je vais, ainsi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

ACTEURS CHANTANS
DANS TOUS LES CŒURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

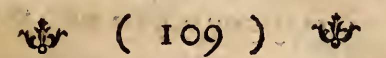
ACTEURS DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princeſſe de Navarre.
LE DUC DE FOIX.
DOM MORILLO, ſeigneur de campagne.
SANCHETTE, fille de Morillo.
LÉONOR, l'une des femmes de la princeſſe.
HERNAND, écuyer du duc.
Un officier des gardes.
Un Alcade.
Un jardinier.
Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de Dom Morillo, *ſur les confins de la Navarre.*



Punissez donc son crime en terminant sa peine ;





LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH quel voyage, & quel ſéjour,
Pour l'héritière de Navarre !
Votre tuteur Dom Pedre eſt un tyran barbare,
Il vous force à fuir de ſa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendreſſe ;
Vous fuyez la haine & l'amour ;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans page & ſans dame d'atour,
Quel état pour une princeſſe !

Vous vous expoſez tour-à-tour
A des dangers de toute eſpèce.

CONSTANCE.

J'eſpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins ſuivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs,
Dans un aſile inviolable.
O ſort! à quels chagrins me veux-tu réſerver?
De tous côtés infortunée,
Dom Pedre aux fers m'avait abandonnée,
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raiſon;
Mais un enlèvement, ou je ſuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainſi que nous Dom Pedre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime,
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le roi même.

LÉONOR.

Et pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui m'aimer? nos parens ſe ſont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raiſon!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils eſt moins cruel, madame, avec la fille;
Et vous n'êtes point fait pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine ſépare
Le ſang de Foix, & le ſang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, madame?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avouerez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois & des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſile.

LÉONOR.

Ah ! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Graces aux troubles affreux dont nos états ſont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſiérement galant avec peu de ſcrupule ;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe, on ſe prête à ſes traits ;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les eſprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un eſprit bien fait peut remarquer, je penſe,
Ce noble cavalier ſi prompt à vous ſervir,
Qu'avec tant de reſpect, de ſoin, de complaiſance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LÉONOR.

Je crois qu'il ſe nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre eſpèce
Que monſieur le baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politeſſe,
Plus de monde, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans ſon air
Je ne ſais quoi de grand.

LÉONOR.

Oui

CONSTANCE.

De noble.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne ſais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre
Son reſpect eſt ſi retenu !

LÉONOR.

Son reſpect eſt ſi grand, qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais ſur-tout point d'alteſſe en ces lieux :

Dans mes deſtins injurieux
Je conſerve le cœur, non le rang de princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux :
Modère ta gaieté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien,
Il faut t'accoutumer à paſſer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DOM MORILLO, & LE DUC DE FOIX en jeune officier, *d'un côté du théatre.*

De l'autre, CONSTANCE & LÉONOR.

MORILLO *au Duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh, qu'eſt-ce donc que j'entends?
La tante eſt tutoyée? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante-là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour renchérir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.

La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes haſards,
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'eſt une bonne aubaine, & des niéces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LÉONOR *à la princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leurs complaiſances.
(*Il s'avance vers la princeſſe de Navarre.*)
Madame, jamais mon château,...
(*au duc de Foix.*)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau;
Que veut dire cela? Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réſervé glace mon éloquence;
Elle jette ſur nous un regard bien altier!

Quels grands airs! Allons donc, ſers-moi de chancelier,
Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!... Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines loix;
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois,
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſaient à paraître:
On put ſouvent les méconnaître,
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours ampoulés, quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains de n'être pas trop ſage.
(*à Léonor.*)
Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie,
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:

Mais, madame, ma niéce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon;
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette niéce ſauvage.
Plus d'une reine en mon château,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des tems plus paiſibles,
Et vous ſavez quel trouble agite ces états.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire!

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploierai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on ſe retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*Elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage ;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

(*Ils font une révérence.*)

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, & c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La niéce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière;
La tante ſera ton affaire.
Que me conſeilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille ſoins complaiſans,
Les plus profonds reſpects, des fêtes & du tems.

MORILLO.

J'ai très-peu de reſpect, le tems eſt long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne ſont jamais prêtes;
C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable & l'utile.
Eh jamais le plaiſir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très-facile.
Laiſſez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir:
Ils ne ſont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils ſavent beaucoup, s'ils ſavent réjouir.

MORILLO.

Réjouiſſons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myſtère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;

Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête :
De mes menus plaiſirs je te fais l'intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout eſt-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?
Quand monſeigneur ordonne, on ſait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête,
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe ;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira ; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur :
Chez Dom Pedre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre

En qualité de conjuré,
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous sommes heureux de vivre;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien:
Mon projet avorté, quoique plein de justice,
Dut sans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un destin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence,
Je voulais enlever Constance,
Pour unir nos maisons, nos noms & nos amis;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance je vous vis,
L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point, c'est-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-tems allumée,
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & ſans expérience ,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en ſecret avec le roi de France ,
Un chiffre de correſpondance.
Contre un roi formidable ici vous conſpirez ;
Vous y riſquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des feſtins ,
Vous bernez le ſeigneur qui vous donne un aſile ;
Sa fille pour combler vos ſinguliers deſtins ,
Devient folle de vous , & vous tient en contrainte ;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte :
Téméraire en amour & criminel d'état ,
Perdant votre raiſon , vous riſquez votre tête.
Vous allez livrer un combat ,
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici.
Je ne vois , je n'entends que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci ,
Tout le reſte eſt en aſſurance.
Dom Pedre périra , Dom Pedre eſt trop haï.
Le fameux du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance ;
Le fier Anglais notre ennemi ,

D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe :
Par le bras des Français les rois ſont protégés ,
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puiſſance ;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour
Vous ne connaiſſez rien qu'un charmant eſclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va ; tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui ſert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiete,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve , innocente, indiſcrette ,
Bonne par inclination ,
Simple par éducation ,
Et par inſtinct un peu coquette ;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante ,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princeſſe arrive en ce canton.
Je me rends ſur la route , & me donne au baron
Pour un fils d'Alamir , parent de la maiſon.
En amour comme en guerre une ruſe eſt permiſe.
J'arrive , & ſur un compliment ,
Moitié poli , moitié galant ,

Que partout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe :
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté,
Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe :
Tâche de dérouter ſa curioſité,
Je vole aux pieds de la princeſſe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

HERNAND.

Qu'eſt-ce qui vous déplaît,
Mademoiſelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître,
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme, & ſi belle & ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façons ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter... mademoiſelle, eh bien
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,

Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi !

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence,
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;
Ils sont parés superbement ;
Ils parlent en chansons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux messieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un spectacle, un plaisir tout nouveau.
Ce que font les Français est si brillant, si beau !

SANCHETTE.

Eh qu'est-ce qu'un spectacle ?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,

Où les rois, les héros ſortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations, c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Serait encor une fête galante ;
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes deſirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs ;
Un ſpectacle eſt ſur-tout un amoureux myſtère,
Pour courtiſer Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment,
Parler au baron votre père,
De notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah ! je vous entends bien ; mais moi, que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout ?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Conſiſtent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement ſans rien dire ;
D'approuver d'un regard, d'un geſte, d'un ſourire.
Le feu dont mon maître ſoupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours diſcrette,

En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avouerai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théatre, entre* DOM MORRILLO & LE DUC DE FOIX, suite.

LÉONOR *à Morillo.*

Oui, monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne peux me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre, & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, oh ciel, suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi Dom Pedre en ces lieux étend sa tyrannie?

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(Les

(Les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théatre.)

UN GUERRIER *chantant.*

Jeune beauté cessez de vous plaindre,
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre :
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre,
Régnez sur nos cœurs.

LE CHŒUR *répète.*

Jeune beauté cessez de vous plaindre, &c.

(Marche de guerriers dansans.)

UN GUERRIER.

Lorsque Vénus vient embellir la terre,
C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Désarmé dans ses bras sourit au tendre amour.
Toujours la beauté dispose
Des invincibles guerriers ;
Et le charmant amour est sur un lit de rose
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, &c.

(On danse.)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur,

Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHŒUR *répète.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*On danſe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avouerai, ce divertiſſement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont ſu l'objet de mon voyage,
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie,
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.

(*La princeſſe veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux;
Mais en quels lieux

Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux ?

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

(Les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.)

(Pendant que Conſtance parle à Léonor, Dom Morillo qui eſt devant elles, leur fait des mines.)

(Et Sanchette qui eſt alors auprès du duc de Foix, le tire à part ſur le devant du théatre.)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette ?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette ?
A cette dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux.
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quel reſpects ! ils ſont bien ennuyeux !

MORILLO *s'avançant vers la princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade ?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade ?

LEONOR.

Et la tante & la niéce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci ? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette ruſticité du ſeigneur du château ;
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte & ſi bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes,
Eh, eh, l'on n'eſt pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici :
Soyez ſage, demeurez-y ;
Cette fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde,
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien ; car pour moi, je vous jure,
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure,
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter ;

Par cet autre côté, permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encor à la ſeconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je, quels objets ! quels ſpectacles charmans !

LEONOR.

Ma niéce, c'eſt ici le pays des romans.

(*Il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs & de danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins.*)

(*Après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, & lui dit :*)

Qui ſont donc ces gens-ci ?

MORILLO *au duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire

Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,

Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,

Des mages d'autrefois illuſtres deſcendans,

A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(*Les aſtrologues arabes qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théatre, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le tems, le plaiſir ſuit nos pas;

Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance;

Nous leur donnons la jouiſſance

Des biens même qu'ils n'ont pas;

Le préſent fuit, il nous entraîne,
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le tems, &c.

(*On danſe.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables,
Soyez confondus :
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laiſſent ;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir,
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DEC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princeſſe & chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine ;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur :
(*Enſuite s'avançant vers Sanchette.*)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inſtruire,
Suivez ſes douces loix.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez, mais en faiſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah l'on s'adreſſe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux,
Eſt un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils ſont dangereux.

L'amour heureux
Est trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers seraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fideles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait, vous enchantez mon cœur.

(On danse.)

(Les acteurs de la comédie sont rangés sur les aîles ; Sanchette veut danser avec le duc de Foix, qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre & danse avec elle.)

GUILLOT *avec un garçon jardinier vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix & Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, & ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix.*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse,

Tout eſt perdu, comptez ſur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la princeſſe.*

Il paraît que ſur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peut-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? es-tu de ſang raſſis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles,
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras. . . .Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juftice ! allons, rentrez Sanchette,
Plus de fête.

(Morillo pouffe Sanchette dans la maifon, renvoie la mufique & fort avec fon monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement foudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon trifte deftin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eft affreux de caufer vos alarmes :
Nos divertiffemens vont finir par des larmes.
Un cruel. . . .

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? Eh quoi jufqu'en ces lieux
Gafton pourfuivrait-il fes projets odieux ?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gafton de Foix, madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de fon nom, j'ofe vous protefter,
Qu'ainfi que moi, pour vous, il donnerait fa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de dom Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience,
Jufqu'en ces lieux fuivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh fur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a défigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il eft d'un ennemi fauvage,
Il a fur-tout défigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, madame.

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher.
La beauté ne peut fe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reftons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reſtez, ſi vous fuyez,
Je mourrai partout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence,
D'oſer vous demander quelle eſt votre naiſſance :
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur :
Et le ſecret que vous m'en faites,
Du ſoin de vous ſervir n'affaiblit point l'ardeur ;
Le trône eſt partout où vous êtes.
Cachez, s'il ſe peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux ſi l'on peut vous ſurprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

Enfin, nous avons un appui,
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui

Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeſſe ;
Mais vous avez, madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARRÊTE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure ; un mot ;
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange ;

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidele me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère ?

GUILLOT.

Eh vraiment oui !

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſi-tôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle ;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en feriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide,
Elle veut s'en aller.

(*Il ſort.*)

SANCHETTE *seule.*

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir !
Oh, que je suis honteuse, & dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, suis-je quittée ?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est-là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était sot & laid, il me serait fidele,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans constans, ils sont tous ennuyeux,
J'en trouve un seul aimable, & le traître est volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & sa suite.

L'ALCACE.

MES amis, vous avez un important emploi ;
Elle est dans ces jardins ; ah, la voici, c'est elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidele ;
Voilà son air, sa taille, elle est jeune, elle est belle,
Remplissons les ordres du roi.
Soyez prêts à me suivre & faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, messieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

L'ALCADE.

Oui, madame, à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra ? vous ſerez tranſportée
Sûrement & ſans bruit ? & par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monſieur l'amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.

Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute,

C'eſt notre ordre précis, il le faut quoiqu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour;

Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;

La cour, j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui ſans doute le flatte,

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau !

Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château

Fut toujours ennuyeuſe & plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal;

On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;

Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ferai-là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh quoi, le roi ſouhaite
Que je vive à ſa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur, il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir? quelles ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, meſſieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles;
A ſes ordres ſacrés, je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le tems preſſe,

La nuit vient, les chemins ne ſont pas ſurs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, ſuite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?
Ce n'eſt pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,
C'eſt ma fille, & je ſuis Dom Morillo ſon père ;
Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,
Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence ;
C'eſt elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature ! on l'emmène à la cour :
Hélas ! quand ſera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté ſacrée
Eſt chez Dom Morillo comme il faut révérée,
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE ſuis ſaiſi de crainte ; ah ! l'affaire eſt fâcheuſe.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre moi ?

MORILLO.

La choſe eſt ſérieuſe,
C'eſt affaire d'état, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'état ?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprends que près d'ici
Tous les Français ſont en campagne
Pour donner un maître à l'Eſpagne.

SANCHETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir eſt leur eſpion ;
Cette dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe ;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration ;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſottiſe,
De faire entrer dans ma maiſon
Cette dame en ce tems de criſe,
Et cet agréable fripon,
Qui me joue, & qui la courtiſe :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſérénade.



SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT *tout essoufflé.*

AU secours, au secours, ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Eh bien!

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce monsieur l'alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer partout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renversés, & des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes cassées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi,
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'eſt-il point bleſſé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue,
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !
S'attaquer à ſon maître ; & haſarder ſon cou !
Et le mien, qui pis eſt ! Ah, le maudit eſclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! prends bien ſoin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave !

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

Ah, oui, c'eſt un homme admirable !
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer :
Que j'aime les héros, quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier !

J'ai vu ça tout-d'un-coup. La dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse,
C'est comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Ou me réfugier ?
Hélas ! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuse & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu ?
Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vu ? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu.
Je ne vois rien encor. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il ? cours, arrête :
Aurait-il succombé ? que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui sauver le jour ?

LEONOR.

Hélas! plus que jamais, le danger eſt extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir eſt pris,

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.
Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſerait mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*Il ſort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vite.... Il ſerait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre ame eſt attendrie;
Mais, ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connaît trop la loi.
Sa main pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée?
Non; je crois qu'en tout tems il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous ; car tout vous eſt contraire.
En vain partout vous ſavez plaire,
Partout on vous pourſuit, on menace vos jours ;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours.
Alamir ſeul vous ſert ; le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir ? & quel ſera mon ſort ?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas, quel tranſport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi.

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'Ai fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé ?

ALAMIR.

Le ciel, ce ciel propice,

De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice !
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du ſort encor je reſſens le courroux ;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALAMIR.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous,
Quelle plus belle récompenſe !

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame ; elle en eſt confondue ;
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort ?

ALAMIR.

Eh n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue ?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom, ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance ?

ALAMIR.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.

Je ſuis fille des rois & du ſang de Navarre ;
Mon ſort eſt cruel & bizarre :
Je fuyais ici deux tyrans :
Mais vous de qui le bras protège l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance :
Quoi puis-je encor vous ſecourir ?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois ?
Dom Pedre eſt le premier ? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre quel eſt-il ?

CONSTANCE.

L'autre eſt le duc de Foix.

ALAMIR.

Ce duc de Foix qu'on dit & ſi juſte, & ſi tendre !
Eh que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui ;
Il cherche à m'enlever.

ALAMIR.

Il cherche à vous défendre ;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir ! & c'eſt vous ! c'eſt vous qui l'excuſez !

ALAMIR.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?

On dit que la vertu l'a pu ſeule enflammer;
S'il eſt ainſi, grand dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

ALAMIR.

Ah daignez épargner un ſoldat malheureux;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraiſſez.

ALAMIR.

Mon ſang me fait rougir. Il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je. . . . . mais vous êtes prince, & je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure,
Parlez.

ALAMIR.

J'obéis à vos loix;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je ſuis un cavalier.

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous? vous êtes un traître,
Vous n'échapperez pas, & je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, & ſi je fais des vœux,
Ces vœux ſont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;
Je mêlerais dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE *à part.*

Mon père eſt bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait ſans effort l'eſprit & l'innocence.

SANCHETTE *à part.*

Eſt-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte,
L'auguſte majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majeſté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicateſſe,
Mais en brûlant avec tranſport :
Et je cacherais ma tendreſſe,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon ſort.

LÉONOR.

Eh bien, connaiſſez-vous la perſonne qu'il aime?

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur eſt trop ému pour oſer vous parler.



SCENE X.

MORILLO & les perſonnages précédens.

MORILLO.

HÉLAS! tout cela fait trembler:
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille?
L'enfer eſt déchaîné, mon château, ma famille;
Mon bien, tout eſt pillé, tout eſt à l'abandon,
Le duc de Foix a fait inveſtir ma maiſon.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'entends-je? O ciel! ta tyrannie
Veut encor par ſes mains perſécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'eſt là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut eſſuyer.
Un certain du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de religion, & Breton d'origine,
Avec des ſpadaſſins, devers Burgos chemine.
Ce traitre duc de Foix vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille.
Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pu réſiſter;
Son inévitable pourſuite
Dans le piége me précipite,
Par les mêmes chemins choiſis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! ſa funeſte tendreſſe

Eſt pire que la haine, il me pourſuit ſans ceſſe.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon :
Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage ?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage ?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois & les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, & c'eſt aſſez pour vous.
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les acteurs précédens, UN OFFICIER du duc de Foix, ſuite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître ;
De ſa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oſerait paraître :
En ſon nom je viens reconnaître
Vos commandemens ſouverains.
Mes ſoldats ſous vos loix vont, avec allégreſſe,
Vous ſuivre, ou vous garder, ou ſortir de ces lieux ;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,

Nous répondons ici des jours de votre alteſſe.

MORILLO.

Son Alteſſe ! Eh bon dieu, quoi, madame eſt princeſſe ?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maîtreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, madame, pardon.
Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſue !

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princeſſe, & faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grace à vos ſoins, mais ils ſont inutiles.
Je ne crains rien dans ces aſiles ;
Alamir eſt ici ; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaiſſance ;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix ;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix :
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidelles,

Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LÉONOR.

Ah ! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'eſt-ce que je vois.

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LÉONOR.

Les Graces, les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

On danſe.

SANCHETTE *au duc de Foix.*
(*Interrompant la danſe.*)

Ce ſont donc là ſes domeſtiques?
Que les grands ſont heureux, & qu'ils ſont magnifiques!
Quoi de toute princeſſe eſt-ce-là la maiſon?
Ah! que j'en ſois, je vous conjure:
Quel cortège! quel train!

LE DUC DE FOIX.

Ce cortège eſt un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi?

LE DUC DE FOIX.

Oui ſans doute, avec vous les Graces ſont ici:
Les Graces ſuivent la jeuneſſe,
Et vous les partagez avec cette princeſſe.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez, que je vous parle; expliquez-moi de grace
Ce qu'eſt un duc de Foix, & tout ce qui ſe paſſe:
Reſtez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on danſera.

(*Elle s'aſſied auprès du duc de Foix.*)

(*On danſe.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous ſervons fidélement:
Mais le charmant amour eſt notre premier maître.

(*On danſe.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous ſur nos têtes,
Fleurs, naiſſez ſur nos pas.

(*On danſe.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante,
De ce ſéjour,
Echo, fille de l'amour,
Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature,
Il faut aimer à ſon tour.

(*On danſe.*)

UN PLAISIR.

(*Paroles sur un menuet.*)

(*Premier couplet.*)

Non ; le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur,
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire,
Qui fait le bonheur.

(*On danse.*)

UNE BERGERE.

J'aime, & je crains ma flame.
Je crains le repentir.
Tendre desir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans ;
Desirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(*On danse.*)

UN AMOUR. *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*On danse.*)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose.
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable ?
C'est celui de tes beaux yeux.

En les voyant tout mortel eſt coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace;
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace.
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiſer jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais ſon malheur, & ſans doute il l'accable;
Mais ſerez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point ſa deſtinée:
Les devins ont prédit à votre ame étonnée,
Qu'un jour votre ennemi ſerait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins ſe trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On diffère vainement;
Le ſort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*Trompettes & tymbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces ſons, ces bruits de guerre?

HERNAND *arrivant avec précipitation.*
On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent perſonne.

LE DUC DE FOIX.
Ils ne m'attendront pas.
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.
Les jeux & les combats
Tour-à-tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

LE DUC DE FOIX.
Je ſers ſous les Français, & mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous; jugez s'il m'eſt permis
De reſter un moment loin d'un peuple fidele,
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.
(*Il ſort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*
Ah Léonor! cachons un trouble ſi funeſte.
La liberté des pleurs eſt tout ce qui me reſte.
(*Elles ſortent.*)

SANCHETTE.
Sans ce brave Alamir que devenir hélas!

MORILLO.
Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour aſſemblent des alcades,
Des Alamir, des ſérénades,
Des princeſſes & des combats!

SANCHETTE.
Vous allez donc auſſi ſervir cette princeſſe?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez.

MORILLO.

Qui, moi ?

Quelque ſot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?

C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce ſont des affaires fort belles,
Mais ils pourront ſans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LÉONOR.

QUEL eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, Dom Pedre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis,
Comme il a traité les alcades.]
Il eſt en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Eh quoi, madame ?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, madame, avec quelque aſſurance ?

CONSTANCE.

Ah, parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance ?
Qu'eſt-il ? répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune,
Elle eſt au-deſſus de ſon rang;
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang,
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LÉONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet;
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,

De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux & fidele ;
Appartenir à vous, eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un ſort plus éclatant !
Rien qu'un ſimple officier ! mais dans cette occurrence,
Quel parti prend le duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'oſera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt ſe rendre.
Je cours vers Alamir, ne lui pourrais-je apprendre
Si mon meſſage eſt bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; & dites-lui que le cœur de Conſtance
S'intéreſſe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un ſimple officier ?

LÉONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LÉONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur !

LÉONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables ;
Et l'homme le plus vertueux,
Peut être le plus ennuyeux ;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LÉONOR.

Déjà dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur ;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprête de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,

S'en indigne ſur mon viſage.
O ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LÉONOR,

Il voit que votre orgueil ſerait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! ſon reſpect encor eſt un charme de plus.
Alamir ! Alamir a toutes les vertus.

LÉONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le haſard, la naiſſance.
Quelle injuſtice ! ô ciel !... mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LÉONOR.

Ajoutez-y l'amour, qui parle en ſa défenſe.
Sans doute il eſt du ſang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe,
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah ! ſi pour m'éprouver, il m'a caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt prince, s'il m'aime !... O ciel ! que me veut-on ?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux, souffrez que je me jette.
Madame, protégez Sanchette :
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine : il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet, du moins.

LÉONOR.

Est bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés ; quel bien faut-il vous faire ?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur ;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre ;
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guère ;
J'aime, & c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous ; parlez, soyez sincère.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, madame, & j'avais su lui plaire ;
Il devait parler à mon père ;

Il eſt de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE *ſe retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe !

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, & n'être pas heureuſe ?

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité ;
Vous vous trompez beaucoup;ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états, il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encor effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.

Je bénis le ciel que vous ſoyez princeſſe,
Il faut un prince à votre alteſſe ;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas ?
Vous qui ſemblez ſi généreuſe !

CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*

Allez . . . ne craignez rien . . . quoi ! le ſang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru ; ſouffrez que je le croie :
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploie.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui ;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir ?

SANCHETTE.

Vous connaiſſez ſon zèle ;
Madame, qu'avec lui, votre cour ſera belle !
Quel plaiſir de vous y ſervir !
Ah ! quel charme de voir, & ſa reine, & ſon prince !
Un chagrin à la cour donne plus de plaiſir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes ſoupirs, malheureuſe Conſtance ;
Soyons en tous les tems digne de ma naiſſance. . . .
Oui ; vous l'épouſerez . . . comptez ſur mon appui.
Au vaillant Alamir, je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi . . . je vous unis à lui ;
Et vous ſerez ſa récompenſe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui . . . quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne ſais qui j'aime.
Le plus ſincérement d'Alamir ou de vous.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon ſort ennemi la rigueur eſt conſtante.

SANCHETTE *revenant.*

C'eſt à condition que vous m'emmènerez.

CONSTANCE.

C'en eſt trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ſerez ſi contente.
(*à Léonor.*)
Avertiſſez-moi, vous, lorſque vous partirez.

(En s'en allant.)
Que je ſuis une heureuſe fille !
Qu'on va me reſpecter ce ſoir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.
A Quels maux différens tous mes jours ſont livrés !
Léonor connais-tu ma peine & non outrage ?

LEONOR.
Je ſupportais, madame, avec tranquillité,
Les perſécutions, le couvent, le voyage ;
J'eſſuyais même avec gaieté
Ces infortunes de paſſage.
Vous me faites enfin connaître la douleur,
Tout le reſte n'eſt rien près des peines du cœur ;
Le vrai malheur eſt ſon ouvrage.

CONSTANCE.
Je ſuis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.
Ainſi par vos bontés, ſa parente l'épouſe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.
Si j'étais ſon égale, hélas !
Que mon ame ſerait jalouſe !
Oublions Alamir, ſes vertus, ſes attraits,
Ce qu'il eſt, ce qu'il devrait être.

Tout ce qui de mon cœur s'eſt preſque rendu maître.
Non, je ne l'oublierai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublierez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne ſerait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême ?
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir !
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choiſir ?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave & tendre.

CONSTANCE.

Non le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LEONOR.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.
(*On entend derrière le théatre un bruit de trompette.*)

CHŒUR.

Triomphe victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la gloire,
L'ennemi tombe sous nos coups.
Triomphe victoire

LEONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes,
Vous mettre encor, madame, au rang de ses conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah je déteste le parti,
Dont la victoire a secondé ses armes ;
Quel qu'il soit, Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix, auteur de mes alarmes,
Puissent Dom Pedre & lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô ciel ! conservez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il causer mes larmes.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux ;
Dom Pedre est descendu dans la nuit éternelle.
Gaston de Foix victorieux,
Attend encor une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'osez-vous m'apprendre ?

Il paraîtrait en des lieux où je ſuis !
Dom Pedre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encor à ſa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui ; j'ai vu dans ce grand jour,
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, ſeul malheureux, (ſi pourtant je peux l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous, juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, où plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je ſais trop quelle vue
Vous conduiſit en ce ſéjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eſt connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous ſauriez ?

CONSTANCE.

Je ſais que d'un tendre retour

On peut payer vos vœux. Je ſais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaiſſance,
Peut plaire & connaître l'amour.
Je ſais qui vous aimiez, & même avant ce jour...
Elle eſt votre parente, & doublement heureuſe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuſe,
Ait pu vous chérir à ſon tour.
Ne partez point, je vais en parler à ſa mère.
La doter richement, eſt le moins que je dois;
Devenant votre épouſe elle me ſera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits ſur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens.
C'eſt trop peu pour mon cœur & rien pour vos ſervices.
Je ne ferai jamais d'aſſez grands ſacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux ſecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompenſe.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaiſſance
Pourrait me tenir lieu de plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laiſſez-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous viſſe;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſupplice.

Oui, c'eſt un châtiment des dieux,
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :
Le reſte de la terre en eſt inſupportable :
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs:
On vit dans l'amertume, on devore ſes larmes ;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ſerais la cauſe & l'objet de vos peines !
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes !
Vous oſez !

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus sûr de déplaire ;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez !

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-tems ce cœur,
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivreſſe ;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né ſimple cavalier, amant d'une princeſſe,
Jaloux d'un prince & d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand Du Gueſclin compagnon fortuné,

Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir ;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, & plus il semble mériter ;
Est-ce à moi de rien disputer,
Contre son nom, sa gloire, & sur-tout sa constance ?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite ! Alamir, écoutez :
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités ;
Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême.
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais.
Je vous dis encor plus ; son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux ;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.
Après un tel discours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, madame, arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie, est mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang ;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez, quel projet effroyable !

Ah! respectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX *se jetant à genoux, & présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine,
Et puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups; frappez, que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée;
Dans ce sang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire......
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore;
Je n'ose prononcer encore
Ce nom haï long-tems, & toujours dangereux;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouisse?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse,
Ou que de tous les noms il soit le plus heureux?
J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas je croyais vous haïr;
Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.
Mon cœur à son courroux s'était abandonné.

Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur!

CONSTANCE.

De Dom Pedre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, & les acteurs de la ſcène précédente, ſuite.

MORILLO.

ALLONS, une princeſſe eſt bonne à quelque choſe;
Puiſqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y diſpoſe,
Je vais au plus vîte, & pour cauſe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inſtant la choſe.
(*Appercevant Alamir qui parle bas, & qui embraſſe les genoux de la princeſſe.*)
Oh! oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe,
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes états, mon deſtin, tout eſt au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix? mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais, il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! hélas trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement ;
J'aurai ſoin de votre hyménée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je vois,
Me faiſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire & l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne :
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſième acte.





DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théatre repréſente les Pyrénées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

De rochers entaſſés, amas impénétrable,
Immenſe Pyrénée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes loix conſacrés,
Cédez à mon pouvoir aimable;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis;
Superbe montagne obéis;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.
Je veux dans mes peuples chéris,
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louis:
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*La montagne s'abyme inſenſiblement, les acteurs chantant & danſant ſur le théatre qui n'eſt pas encor orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre,
A vu les remparts écroulés,
Sous les coups redoublés,

De ſon nouveau tonnerre ;
Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout ſur la terre,
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHŒUR *des ſuivans de l'amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte & magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'amour occupe.

Le temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits & par leurs couleurs ; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lys entouré de rejettons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE, *un ſoleil & une parélie.* Sol è ſole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & ſervat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe & animo.

(*On danſe.*)

(*Paroles ſur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour ;
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France

LE CHŒUR.

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

(*On danse.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux;
Accourez après tant d'alarmes,
Volez, Plaisirs, enfans des cieux,
Au cri de Mars, au bruit des armes,
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux;
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*On danse.*)

CHŒUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendarts,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidele?

CHŒUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.
(*On continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois, les premiers rois du monde,

Comme

Comme tu l'es des autres dieux.

(*On danſe.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes loix.

(*On danſe.*)

(*Air de trompettes ſuivi d'un air de muſettes. Parodies ſur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau,
C'eſt la gloire qui l'apprête,
Elle allume ton flambeau,
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

(L'HYMEN *deſcend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le chœur chante ; l'*HYMEN *& l'*AMOUR *forment une danſe caractériſée ; ils ſe fuyent, ils ſe chaſſent tour-à-tour ; ils ſe réuniſſent, ils s'embraſſent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidele,
Sois la ſource éternelle
Du bonheur des humains :

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.
Donnez de justes loix. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.
Epargnez tant de sang, essuyez tant de larmes;

SECONDE VOIX.
Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

Ensemble.
Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez } la terre.
Rassurez }
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)
Charmant Hymen, dieu tendre, &c.

(*On danse.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, &c.





NOUVEAU PROLOGUE (a)

DE LA

PRINCESSE DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU, POUR LA REPRÉSENTATION QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX.

Le 26 Novembre 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses loix.
Les mains en d'autres lieux ont porté la victoire ;
Il porte ici le goût, les beaux arts, & les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux,
De l'univers encor occupent la mémoire ;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Eutherpe & Terpsicore
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore

(a) Nous savons que cette piéce n'est pas de l'auteur; cependant on a cru devoir l'insérer ici.

A nos Français polis & qui penſent comme eux.
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les loix ſont ſon repos, les arts la ſont fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'induſtrie,
Tout brille parmi vous, que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix & des arts.



CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÉCE DRAMATIQUE.

1767.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de HENRI IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domeſtiques, couriers, gardes.

La ſcène eſt dans le château de la comteſſe de Givry en Champagne.



Elle donne des loix Aux Bergers aux Rois.

Gravelot inv. Martinet Sculp.



CHARLOT,

PIÉCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théatre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'intendant de la maiſon eſt à une table, un courier en bottes à côté. Mad. Aubonne nourrice coud, & Babet file à un rouet, une ſervante prend des meſures avec une aune, une autre balaye.*)

L'INTENDANT (*écrivant.*)

QUATORZE mille écus !... ce compte perce l'ame..
Ma foi je ne ſais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !

Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

Mad. AUBONNE (*cousant.*)

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras ; chaque chose a son tems.

LE COURIER (*à l'Intendant.*)

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère....
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince !

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, ſous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville inveſtie
Proviſion de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes payſans par un chemin ſecret
En ayant apporté s'étaient laiſſés ſurprendre :
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte, deux domeſtiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou ; une ſervante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton ſur le manche du balai.*)

Mad. AUBONNE (*ſe levant.*)

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Le roi....
Quatorze mille écus en ſix mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Je m'y perds quand j'y penfe!...

Le roi les rencontra.... fon augufte clémence....

BABET.

Leur fit grace fans doute.

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus,

Il leur diftribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, eft mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enfemble.

Le bon roi ! Le grand roi !

L'INTENDANT.

Ce n'eft pas tout : le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'affiégeant encore.

(*Il tire fon mouchoir & s'effuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore !

L'INTENDANT.

Je me fouviens auffi qu'en un jour folemnel

Un grave ambaffadeur, je ne fais plus lequel,

Vit fa jeune nobleffe admife à l'audience

L'entourer, le preffer fans trop de bienféance.

Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mad. AUBONNE (*ſe remettant à l'ouvrage.*)

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un ſoir près d'un couvent....

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut ſavoir à quelle heure
Il doit de ſa préſence honorer ſa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.

(*Il ſort.*)

BABET, *reprenant ſon rouet.*

La nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte!
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte.
Notre jeune marquis que la bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mad. AUBONNE (*couſant.*)

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT (*accourant.*)

GUILLOT.

AH! le méchant marquis! comme il eſt malhonnête!

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul ; mais deux !

BABET.

Bon, c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſouffleté, tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands en attendant le roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

La choſe eſt mal pourtant.... madame la comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe
A ſes gens ; & Guillot eſt le fils d'un fermier
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eſt d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eſt un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET,

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainſi deux ſoufflets du marquis ?

GUILLOT.

Il eſt jaloux, il t'aime.

BABET.

Eſt-il bien vrai ?.... tu dis
Que je plais à monſieur ?

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en paſſant quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits ;
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc !

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de madame, & qui dans la maiſon
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même :
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands ſeigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femme de cour, de ville,
Et de village encor. Ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.

Qu'ils me laiſſent Babet ; parbleu chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment !

GUILLOT.

Oui de tout mon courage ;

Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh . . . j'entends ſi j'oſais. . . .

Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT (*ſe levant.*)

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah ! tous les grands ſeigneurs ſe ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monſieur l'intendant. . . .
Ça, je vous diſais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne, & ſa fille jolie,
Appercevant le roi qui venait tout courant. . .
Le duc de Bellegarde était ſon confident :
C'eſt un brave ſeigneur, & que partout on vante ;
Madame la comteſſe eſt ſa proche parente :
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS.
(Tous ſe lèvent.)

LE MARQUIS.

MON vieux faiſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bon jour, belle Babet, bon jour, ma vieille bonne....
(*à Guillot.*)
Ah! te voilà, maraud; ſi jamais ta perſonne
S'approche de Babet, & ſurtout moi préſent,
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis!

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mad. AUBONNE.

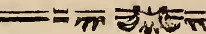
Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monſieur Rente à l'inſtant,
Qu'on me faſſe donner ſix cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monſieur.



LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chaſſe, & pour d'autres plaiſirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de deſirs.
Monſieur mon tréſorier, débourſez, le tems preſſe.

L'INTENDANT.

A peine émancipé vous épuiſez ma caiſſe.
Quel tems prenez-vous là ! quoi dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute ſa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me paſſerais fort d'une telle viſite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raiſon.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel diſcours infame!
Soyez plus généreux ; reſpectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur ſi plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE (*pleurant.*)

L'ingrat !

GUILLOT (*dans un coin.*)

Il a l'ame bien dure,
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.

Vous n'aimez pas le roi! vous méchant!

LE MARQUIS.

Eh ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime.... comme il aime...., aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS (*à Guillot qui eſt dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte.... Ah, ah, je t'apperçois,
Attends-moi, malheureux!

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH! qu'eſt-ce que je vois!

Je le cherche partout : que ſes mœurs ſont ruſtiques!
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas!

Nous l'envoyons à vous; mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems, vous sauvates sa vie.
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que madame,
Par ses soins maternels amolisse son ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE (*à l'intendant.*)

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins....à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(*à ses gens.*)
Laissez-moi je vous prie.

(*ils sortent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans rigueur,
Parle à votre raison & sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire,
Faisait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, & m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, & non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoiqu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en feraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup, qui poliſſant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte & vain ſavoir.
Mais ſachez que ce roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De ſa royale main ſa beauté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime auſſi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur;
Et la groſſiéreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis, pourquoi? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en eſt empreinte; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.
Il faut plaire à ſa femme; il faut plaire à ſon roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à ſoi,
Dompter cette humeur bruſque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? ſavoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie eſt autre choſe, elle eſt fort à mon gré.
Mais je ne puis ſouffrir, s'il faut que je le diſe,
Que le ſavant Charlot la ſuive & la courtiſe;
Il lui fait des chanſons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous,
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.

Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à sa mère, oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance ;
Si vous étiez ingrat, que pourrai-je espérer ?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrissez, madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VENEZ, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS (*se détournant.*)

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure to jours ;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs ;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites ?
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercénaire ;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang ; sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.
Mon fils ſans doute aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout ſoit oublié.
Çà donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien la voilà. . . . mais . . . .

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du marquis, & la baiſe.*

Je révère,
J'oſe chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va. . . . . je ſuis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare :
Le mien s'épanouit. . . . quel bruit, quel tintamare.



SCENE VII.

Les acteurs précédens. Plusieurs domestiques en livrée, & d'autres gens entrent en foule. Guillot, Babet, sont des premiers. Julie, la nourrice dans le fond, elles arrivent plus lentement. La comtesse de Givry est sur le devant du théatre avec le marquis & Charlot.

GUILLOT (*accourant.*)

LE roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous vois.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si-tôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis; ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il eſt très beau... C'eſt lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET (*allant & venant.*)

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'eſt lui*, la choſe eſt claire.

L'INTENDANT (*arrivant à pas comptés.*)

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire.
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte, & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié ſurdorée,
D'excellens pâtiſſiers, d'acteurs Italiens,
Et des danſeurs de corde, & des muſiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, & des trompettes,
Des faiſeurs d'acroſtiches & des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* ſur les chemins;
On le crie au village & chez tous les voiſins;
Dans cette baſſe-cour on s'obſtine à le croire.
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon ſoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

(*Ils ſortent, la comteſſe reſte avec la nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne ſoupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus.
Il ſervira le roi, je ferai ſa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'eſt-là ce qui ſoutient,
Ceſt-là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne ?

Mad. AUBONNE (*triſtement.*)

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités

S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils! ... Madame. ... allons.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave & clément qui ſait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois ſon royaume & nos cœurs;
Pour qui Mars & l'amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui ſait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT (*dans un coin.*)

Elle aime ce grand-homme, elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je crois.
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle, & très-bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée, excuſez ma franchiſe,
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh mon dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT (*il sort.*)
Un bouquet ! allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il signera du moins le contrat projetté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ?
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour,
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit allarmer ;
Il sait ètre jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.
Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs, & son ton brusque, & sa grossiéreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.

Le marquis eſt haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïſſable ;
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement,
Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais - tu prudemment
Engager la comteſſe à différer la choſe ?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe ;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laiſſer le tems de me déterminer. . . .
Mais réponds-donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! . . . oui, ma belle Julie. . .
Votre demande eſt juſte. . . . elle ſera remplie.



SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien ; le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNU.

Il veut ſervir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait ſe partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver,
Vers la gloire de loin ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon ſang un léger ſouvenir.

JULIE.

Ah ! je me ſouviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi que je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la comteſſe & ſes dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE (*en ſoupirant.*)

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah ! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les tranſports de ma reconnaiſſance :
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...
Non.... monſieur... mon ami.... ma mère.... que ce mot....
De Charlot.... convient mal.... à toute ſa perſonne !

Mad. AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot.... ma bonne!...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de monſieur le marquis ?
L'art n'a rien pu ſur l'un. Dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui :
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui....
Je voudrais répéter. ... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique ;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez... mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon dieu non....
Vous chantez à merveille : & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;
Aſſéyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*Elle s'aſſied ; ils danſent, & Charlot chante.*)

Elle donne des loix

Aux bergers, aux rois,
A ſon choix.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir.
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois.

JULIE (*après avoir danſé un ſeul couplet.*)

Vous êtes donc l'auteur de la chanſon !

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejettés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne... ils ne peuvent déplaire ;
Ils ne peuvent ſur-tout exciter ma colère.
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous !... je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaiſir.

Je voudrais que madame en pût auſſi jouir.

JULIE *recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux bergers, aux rois. *&c.*
Majeur.
Vous ſeule ornez ces lieux.
Des rois & des dieux
Le maître eſt dans vos yeux.
Ah ! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner ſur nous.
Elle donne des loix *&c.*
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danſer, pendant que* Mad. AUBONNE *eſt aſſiſe, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MEURT de ne les plus voir ! ... Notre belle héritière,
Avec monſieur Charlot vous êtes familière.

Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur la méritait : il l'osait espérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême.
Ses ordres sont sacrés : chacun doit les remplir.
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'est très-bien riposté, Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute, mon garçon; je te défends... à toi
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr,... monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect:
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur.

LE MARQUIS (*menaçant Charlot.*)
Si.

CHARLOT.
Quoi ! ſi.

Mad. AUBONNE (*ſe mettant entre deux.*)
Mes enfans, paix, paix, paix ;
Eh mon dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.
Sors d'ici tout-à-l'heure,
Je te l'ordonne.

JULIE.
Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.
A tous les deux, monſieur, je ſais ce que je dois ;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de ſuivre en tout ſa loi.

LE MARQUIS.
Ah ! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.
C'en eſt trop, je l'avoue :
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous futes nourri,
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.
Quoi ! miſérable....

JULIE.

Encor !

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place ;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.

(*Il ſort.*)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire,
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis ;
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi ! tu me ſerviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'allégresse.
Trop de monde à présent entoure la comtesse.
Comment parler, comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solemnel ?

JULIE.

Je le sais, & je crains que mon refus la blesse.
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai ; parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! tout dès long-tems trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.
Je ferai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET (*accourant avec empreſſement.*)

Allez, votre marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières
Où du nom de Henri les brillans caractères,
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans,
Les filles l'entouraient; toute notre ſequelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle,
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ces apprêts;
Mais monſieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire,
A dit que tout eſt bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.

Ce ſilence au marquis a cauſé du dépit ;
Il a tiré l'échelle, il a ſu ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah ! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut.... Il s'eſt fâché vraiment
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT (*en criant.*)

AH mon Dieu quel malheur !

JULIE.

Quoi !

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GUILLOT.

Notre jeune ſeigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand chose.

Mad. AUBONNE.

Eh butor! dis donc vîte de grace
Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas! tout est passé. Le marquis là dehors,
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuse!

JULIE.

Hélas vous répandez des larmes!
Mais ce n'est pas Charlot: Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre monseigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître,
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui disait, monsieur n'approchez pas;

Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas!

Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.

SCENE VII.

Les acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE (*en pleurant.*)

Les pierres parleront ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, & preſque au même inſtant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche ſi je puis qu'on n'entre & qu'on ne ſorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre,
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains ſon fils.... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort! & par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel,
Quand le roi vient chez-nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah! les loix ſont bien dures.

BABET (*à Guillot.*)

Charlot ſerait perdu!

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute,

Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT (*à Babet.*)

Ecoute,

Il en diſait de moi l'an paſſé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je ; il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déjà tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le deſſein en eſt pris.
(*Elle ſort.*)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit & des cris chez madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le ſilence.

JULIE.

Mon ame

D'une ſi bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ſes pleurs.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir ſans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je deſire la mort, & j'y ſuis réſolu.

L'INTENDANT.

La juſtice eſt ici. Madame la comteſſe
Sait la mort de ſon fils; la douleur qui la preſſe
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en uſer comme moi,
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeſſe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère

Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; & mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.
(*à l'intendant.*)
Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat vous prononcez mon nom;
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi.... la source en est plus belle....

Adieu.... conduiſez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure, je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Q'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoiqu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour toi.

BABET (*à ceux qui emmènent Charlot.*

Meſſieurs de grace,
Ne l'enlevez donc pas.... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH! je reſpire enfin..... madame évanouie
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle !
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras :
Par une fauſſe-porte elle s'eſt éclipſée.

Je prends part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt pour ſon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous ſe défier ?
Le roi viendra bientôt : ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois Champenois qui tue un grand ſeigneur,
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'état déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits ſans force, & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis dans ſa ſotte colère
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon ſeigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y ſera ſenſible, il ſera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU ſecours ! ah mon dieu la misère !
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet !

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon :

JULIE.

O ciel !

BABET.

Des gens tout noirs des pieds juſqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien mal-honnête.
Pour comble de malheur le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête.... Ah madame !
Que de maux à la fois !... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot eſt en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y ſoit bien long-tems.

JULIE.

Madame ſort déjà de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie !

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE (*ſoutenue par deux ſuivantes.*)

LA COMTESSE.

MEs filles, laiſſez-moi ; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT (*à Babet.*)

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(*ils ſortent.*)

LA COMTESSE (*ſe jetant dans un fauteuil.*)

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas. . . . je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au vôtre & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel eſt votre hyménée !
Ah ! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre ſort. . . . & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au-lieu de cette fête & si sainte & si chère
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs ?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte ;
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte ;
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi.. le meurtrier... n'aura donc point sa grace ?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant.*)

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE (*se levant.*)

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel ! tuer mon fils !
Cette femme après tout dont les soins infinis

Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

LA COMTESSE.

Quoi ? deux morts au-lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle est mère... & je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine.
Ma douleur me suffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine ?

(*Le peuple derrière le théatre.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi !

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !



SCENE V.

LE COURIER *en bottes (qui était parti au premier acte) arrive.*

JULIE.

CHARLOT ſera ſauvé.

LE COURIER.

Le duc de Bellegarde,
Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à-peu-près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis sûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE (*allant au-devant de lui.*)

AH ! monſieur, vous venez

Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame. Ici le roi m'envoie;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(*à Julie qui veut sortir.*)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, & sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(*Il s'assied entr'elles.*)

Une madame Aubonne accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi;
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,

Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute, en ſecret, elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous futes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe, ah grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je voie.
Mais.... ſerait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu juſtice.

Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature ;
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur ;
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur ;
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe ;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret, avec ſoin cacheté,
Son mari, vieux ſoldat, mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le myſtère.
Le ſoldat même à part, interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le tems, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point ; il ſait ſonder les cœurs;
Art difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas ! c'eſt le portrait vivant ;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je, oui, c'eſt lui, je l'ai vu ;
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encor ému,

J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triſte nourrice appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant, mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore,
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

Mad. AUBONNE (*ſe jetant aux pieds de la comteſſe.*)

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous.
Je dois vous pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les domeſtiques.*)

CHARLOT (*dans l'enfoncement avançant quelques pas.*)

O deſtinée affreuſe!
Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE (*courant à lui.*)

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous! ma mère!

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE (*en le tenant embraſſé.*)

Oui, reconnais ta mère, oui, c'eſt toi que j'embraſſe.
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

LE PEUPLE (*derrière le théatre.*)

Vive le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup, c'eſt lui-même. Allons tous; c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mère & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT, *marquis.*

Je ne ſais où je ſuis!

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...
Mon fils!

CHARLOT, *marquis.*

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un ſi bon maître.

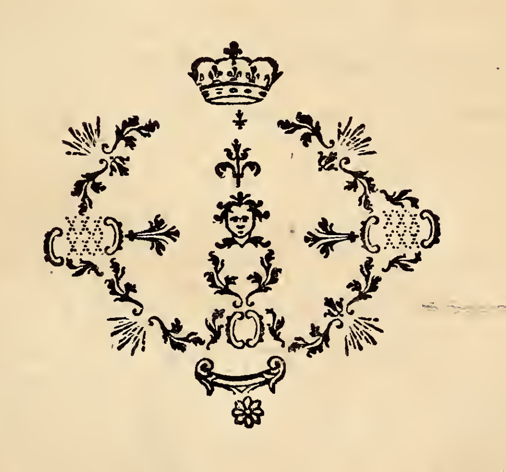
CHARLOT, *marquis.*

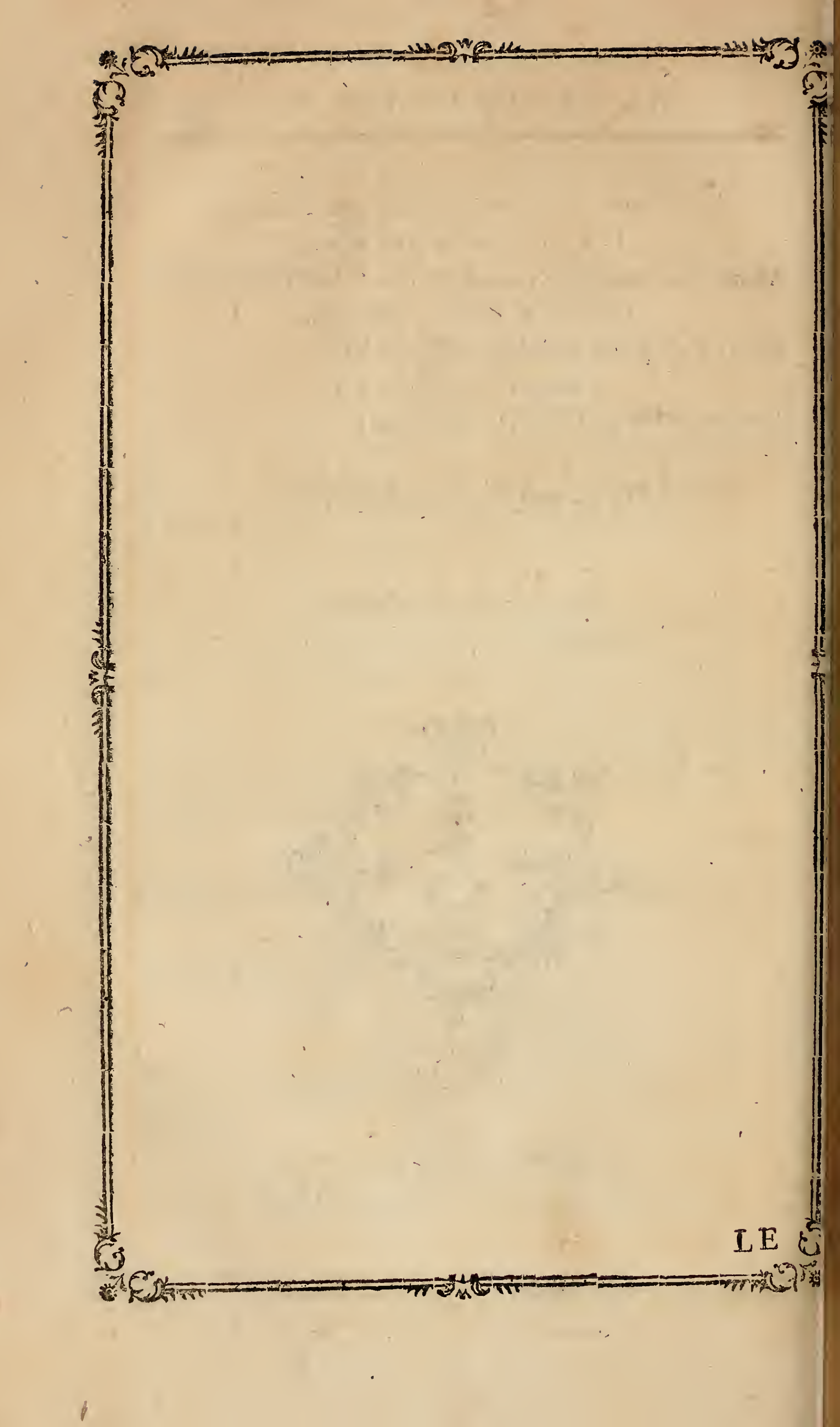
Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

Fin du troiſième & dernier acte.

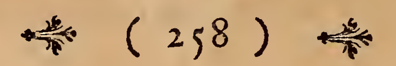




LE

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.





PRÉFACE.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

« *Molière* nous cita mademoiselle *Ninon l'Enclos* comme la personne qu'il connaissait sur qui » le ridicule faisait une plus prompte impression, » & nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son » *Tartuffe* (selon sa coutume de la consulter sur » tout ce qu'il faisait) elle l'avait payé en même » monnoie par le récit d'une aventure qui lui était » arrivée avec un scélérat à-peu-près de cette » espece, dont elle lui fit le portrait avec des cou» leurs si vives & si naturelles, que si sa piéce n'eût » pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais » entreprise, tant il se serait cru incapable de rien » mettre sur le théatre d'aussi parfait que le *Tar*» *tuffe* de mademoiselle *l'Enclos*. »

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot si vive & si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du *Tartuffe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout-d'un-coup dans le simple récit de *Ninon*, de quoi construire son inimitable piéce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter

plaisamment, & intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, & que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, & me dit en faisant le signe de la croix que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout des six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire.* Le fonds de cette pièce est ce même conte que mademoiselle *l'Enclos* fit à *Molière.* Tout le

monde ſait que *Gourville* ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très-dévot, le dévot garda le dépot pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidélement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiſelle *l'Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théatral. Nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théatre. Il n'y a plus d'ivrognes: c'eſt une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premiéres ſatyres, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette piéce comme un monument tres-ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf* page 121.

« Comme le premier uſage qu'elle a fait de ſa » raiſon a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, » elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y

» avoir qu'une même morale pour les hommes &
» pour les femmes. Suivant cette maxime qui a tou-
» jours fait la regle de sa conduite, il n'y a ni
» exemple, ni coutume qui pût lui faire excuser
» en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité,
» l'envie, & tous les autres défauts, qui, pour
» être ordinaires aux femmes, n'en blessent pas
» moins les premiers devoirs de la société.

» Mais ce principe qui lui fait ainsi juger des
» passions selon qu'elles sont en elles-mêmes, l'en-
» gage aussi par une suite nécessaire à ne les pas
» condamner plus sévérement dans l'un que dans
» l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle
» n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion
» dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité
» de la même passion à laquelle ils attachent la
» honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus
» grand, ou plutôt leur unique crime : de la même
» manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une
» seule, & que la probité qui comprend toutes les
» autres, est une qualification aussi inusitée à leur
» égard, que si elles n'avaient aucun droit d'y
» prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la piéce, & ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, & sur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singuliere que mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien miſe; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal-boutonné, une mauvaiſe perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, peſant ſes paroles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empeſé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coëffée à l'antique, bourgeoiſe acariâtre.

LISETTE }
PICARD } valets de comédie dans l'ancien goût.

La ſcène eſt chez mademoiſelle Ninon l'Enclos au Marais.



LE DÉPOSITAIRE

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſouffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe.
Je touche à mon hiver, & c'eſt mon paſſe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même,
Je ſuis pour le conſeil : voilà tout ce que j'aime,
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.

Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre frédaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe:
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVIILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute, vous flattez & le père & la mère,
Et juſqu'à l'avocat: c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du tems,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent;
Leur gaeité m'aſſourdit, leurs vains diſcours me pèſent.
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,

Sotte, un oiſon bridé devenu pigrièche.
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidele portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire & que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante, & ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts quels qu'ils ſoient ſera toujours facile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage.
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoiqu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite (*a*).
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris Gourville, & pour toute ma vie.

(*a*) Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Votre père n'eut pas de plus conſtante amie,
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ſes ſoins, ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance ;
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens :
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les tems fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monſieur Garant, pourra ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime.
Il eut mille vertus; mais il eut entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.

La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien ; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,
Pour deux cent mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi ;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je ſuis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je ſuis fidele à mes promeſſes ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtreſſes,
Je bois ſans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère ;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère :

Il méprise le monde. Eh bien, qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus marguillier à son tour.
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir ; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre ; & pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit maîtrisant sa jeunesse
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots.
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, monſieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monſieur GARANT.

JE me ſuis fait attendre.
Le tems, vous le ſavez eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

Monſieur GARANT.

Bien peſans.

NINON.

C'eſt ajouter beaucoup.

Monſieur GARANT.

Sans mes ſoins vigilans;
Sans mon activité. . . .

NINON.

Fort bien.

Monſieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit. . . .

NINON.

Encor!

Monſieur GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penſe,
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, & vous en fait bon gré.

Monſieur GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres ! leurs ſouffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les ſecourir ;
C'eſt un devoir ſacré.

Monſieur GARANT.

Leurs maux me font ſouffrir !

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Ça, monſieur l'aumonier, vous ſavez que céans
Il eſt ainſi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes.

Monſieur GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis, -- qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, -- qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux ! -- je ſais tout ce que je lui dois.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,

Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'est parler bien !

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

Monsieur GARANT.

Que dites-vous là ?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON (*le contrefaisant.*)

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, & sur-tout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

Monsieur GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes ;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes ;
L'honneur, la probité, le sens & la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh rien n'est plus aisé. . . .
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître ?

Monsieur GARANT.

Oh oui. Son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

Monſieur GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre, & n'a point de replique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

Monſieur GARANT.

Soyez ſure que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre?
Tout eſt réglé, monſieur....

Monſieur GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puiſſe prévenir toute facheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monſieur GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.

Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les loix de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le veritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux, les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.



SCENE III.

NINON, monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

AVEC chagrin,
Je vois que ce jeune homme a pris une mauvais train,
De mauvais ſentimens . . . une allure mauvaiſe.
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe. . .
Il ne ſe confirmât dans le mal. . . .

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

Monſieur GARANT.

Il eſt fort libertin, une trop grande aiſance----
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence----
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe ;
Point d'excès, mais ſon bien lui doit appartenir.

Monſieur GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère ?

Monſieur GARANT.

Ah ! pour lui ce ſont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guère.

NINON.

Comment donc ? ...

Monſieur GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

Monſieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

Monſieur GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage.
Nous y remédierons. Je vous en parlerai ;
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

Monſieur GARANT.

Vous ſavez le monde.

NINON.

Ah monſieur !

Monſieur GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrètes façons dont on peut ſe pouſſer,
Etre conſidéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrète.

NINON.

Et ſurtout patiente.

SCENE IV.

NINON, monsieur GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH ! la lourde cassette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa,
Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(*On remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je sais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON (*à Garant.*)

Pour remplir ſon devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monſieur.

Monſieur GARANT.

Cela n'eſt pas de l'ordre:
Dans l'exacte équité la juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

Monſieur GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé; n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine?
Des deux cens mille francs en contrats bien dreſſés?
Quand ſatisfairez-vous ces devoirs ſi preſſés?

Monſieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémiſſent.
Lorſque je ſuis abſent tous les diſcours languiſſent.
Adieu...

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh fi donc?

Monſieur GARANT (*revenant encor, la tirant à l'écart.*)

La débauche, hélas! de toute eſpèce,

A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monsieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame. ----

(bas à Ninon.)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

Monsieur GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu le méchant !
Courtiser une fille ! ô ciel est-il possible !

Monsieur GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

Monsieur GARANT *(à Ninon.)*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON *(à Garant qui sort.)*

Allez, je ne l'oublirai pas.

SCENE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penser à la fin,
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule,
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame,
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

EH bien, chère Lifette,
Ma petite ambaffade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu fon contingent ?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eft-il bien fatisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les favans font d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il eft trifte & fec !
Vous l'euffiez-vu courbé fur un vieux livre grec,
Un bonnet fale & gras qui cachait fa figure,
De l'encre au bout des doigts compofaient fa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il fe parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me fuis hafardée.
Madame, il ne m'a pas feulement regardée.

(*en élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, monfieur, *qui vous eft dû* ;
Monfieur, c'eft de l'argent. Il n'a rien répondu,

Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus*,
Monſieur, que ma maîtreſſe avait pour vous reçus.
Hem ! qui, quoi, m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, ils ſont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris ſoudain, papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit, fi ! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin ?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
Voilà les ſacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion :
Nous avons pris, madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête,
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature à conçu des deſſeins différens,
Alors que ſon caprice à formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères ;
Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime auſſi, monſieur,
J'ai toujours remarqué, ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le ſais, mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance,
Alarme ma tendreſſe, accroît ma défiance:
Souvent un eſprit gauche en ſa ſimplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver ſa tête aînée,
De ſa ſotte raiſon la mienne eſt étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller en faire un libertin.

NINON.

Puiſſiez-vous tous les deux être plus raiſonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un eſprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de ſageſſe hébété,
Occupé triſtement de myſtiques ſyſtêmes,
Inutile aux humains & dupe des ſots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec diſcrétion,
Dans mes amours nouveaux je me ſers de ſon nom;

Afin que si la mère a jamais connaissance,
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation;
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom, j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages son faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, & je crains cette mère
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez.
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs je suis très-bien, déjà dans la maison;
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi les jeunes gens ont souvent bien du bon.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre ; le jeune GOURVILLE, (*tous deux arrivent & continuent la converſation*) l'aîné eſt vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge,
De vouloir devenir un grave perſonnage ?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout ?
Etre ſans amitié, ſans plaiſir & ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait ! le teint jaune & l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde en attendant ſois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère

Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon :
Eſt-ce monſieur Garant qui par ſon éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance !
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouir,
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, monſieur, j'en prévois trop la ſuite.
Vous ferez à coup ſûr une mauvaiſe fin.
Je ne peux plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales.
Il en peut arriver des choſes bien fatales :
Déjà monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère,
De probité, d'honneur .... de vertu ... de ...

Le jeune GOURVILLE.

Je vois
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrétement la paix dans les familles,
Il garde la vertu des garçons & des filles ;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
Plongez-vous juſqu'au cou dans l'ordure brillante

De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux :
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi tout seul dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Madame Aubert!

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse & savante,
D'un esprit transcendant, un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques :
Elle connaît à fond tous les auteurs miſtiques.
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend.

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidele
Monſieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caractères,
Dont l'eſprit ſoit inſtruit, & les mœurs ſoient auſtères.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un hermitage, un antre. .

Le jeune GOURVILLE (*en l'embraſſant.*)

Adieu, mon pauvre fou.



SCENE III.

GOURVILLE l'aîné *ſeul.*

JE pleure ſur ſon ſort; le voilà qui s'abyme.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*Il s'aſſied & ouvre un livre.*)
Que Garaſſe a raiſon! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie,
Contre les paſſions qui tourmentent la vie.
(*Il lit encore.*)
C'eſt bien dit, oui, voilà le plan que je ſuivrai.
Du ſentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amuſemens, les ſpectacles, les belles.
(*Il ſe lève.*)
Quel plaiſir noble & doux de haïr les plaiſirs?
De ſe dire en ſecret, me voilà ſans deſirs,
Je ſuis maître de moi, juſte, inſenſible, ſage,
Et mon ame eſt un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis,
Ces converſations, ces ſoupers, ces amis.
Je ſouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance,
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance.

Et

Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.
Mais...(*Il se mord le doigt, & fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, monsieur GARANT.

Monsieur GARANT.
EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE l'aîné.
Je suis très-résolu.

Monsieur GARANT.
Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement---mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père ?

GOURVILLE l'aîné.
Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

Monsieur GARANT.
L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés---
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point est profonde ;
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.
Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais

Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monſieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Eh ! eh ! . . .

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit-- Mon Dieu je vous les laiſſe,
Vous voulez bien encor en être embarraſſé ?

Monſieur GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'eſt fort bien penſé.

Monſieur GARANT.

Or ça, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte, & très-bon ; mais il eſt inutile ;
La maiſon eſt à vous ; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile & bien doux ;
Mais je ne me ſens pas l'ame encor aſſez forte,
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux ; mais l'honneur a ſes droits.
Et vous ſavez, monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrai-je ſans rougir dire à ma bienfaictrice,
Sortez de la maiſon & rendez-vous juſtice ;
Cela n'eſt-il pas dur ?

Monſieur GARANT.

Un tel ménagement

Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle,
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce---un..., je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait, -- tant je m'en ſens troublé.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi !

Monſieur GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains ! --Grace au ciel je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

Monſieur GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

Monſieur GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent.
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance,
Nous avons concerté que de cette maiſon,
Vous feriez pour un tiers une donation,

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis ;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde, il a raison. Les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante.
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu !

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice,
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou. (*Il lève son genou.*)

GOURVILLE l'aîné (*en signant.*)

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le crois, très-actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui !

Monſieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monſieur GARANT.

Tout eſt bien, & puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine ---
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monſieur GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon des doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pêtris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOERVILLE. l'aîné.

Et c'eſt-là juſtement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

Monſieur GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-tems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, monſieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON (*à Gourville l'aîné.*)

AH ! ah ! monſieur, vous ſortez donc enfin !
Vous vous humaniſez, & votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaiſir ſied très-bien à la philoſophie :
La ſolitude accable, & cauſe trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais ! . . . j'eſpère. . .
Que ce n'eſt pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très - ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, monſieur GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur,
En ſavez-vous la cauſe?

Monſieur GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère,
La cauſe eſt en effet ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était & bizarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

Monſieur GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être ſure,
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remerciment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir vivre;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

Monſieur GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, cangrené, méchant--au mal porté,
Faux . . . . avec fauſſeté. Ses allures ſecretes,

Sombres....

NINON (*riant.*)

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

Monſieur GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon, pour vous en déloger. --
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine?

Monſieur GARANT.

J'en ſuis témoin; j'ai vu cet effet de ſa haine,
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine,
Cela s'ajuſtera.

Monſieur GARANT.

Craignez tout de ſa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

Monſieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

Monſieur GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite.
De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monſieur, je le crois bien.

Monfieur GARANT.

Que nous fommes à plaindre ! un bon ami nous laiffe
De fes deux chers enfans à guider la jeuneffe.
L'un eft un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre eft fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. -- De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le confeillez-vous ?

Monfieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti fage... Ecoutez... Cette caiffe
Dont vous avez tantôt fait fi prompte largeffe
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Jufqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort ;
Vous le favez affez.

Monfieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaffé loyaument, fans fcrupule,
Un bien confidérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me fuffit pour tenir ma maifon.

Monfieur GARANT.

Vous avez du crédit : une dame importante
Eft liée avec vous d'une amitié conftante,
Et fi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour

Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guère.

Monsieur GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ;
Pour les grands coups, madame, oui, vous avez raison ;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, & après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monsieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

Monsieur GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis éxilés !
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.

Vour pourriez employer votre art perſuaſif,
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous ſeriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance ;
Que des prudes ſurtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'énorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune ;
Et votre rare eſprit tout bas ſe moquerait
De tout le genre humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien.

NINON.

C'eſt que je conſidère,
Avec maturité, cette ſublime affaire. --
Vous voulez m'épouſer ?

Monſieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits :
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

Monſieur GARANT.

J'ai combattu long-tems
Les inſpirations de ces deſirs puiſſans ;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,

En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réfultat
Qu'il eft tems en effet que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, & qu'un amour fincère
Soutenu par le bien ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'eft un frein refpectable : & fi je l'avais pris,
Croyez que fes devoirs auraient été remplis :
Je fus dans ma jeuneffe un tant foit peu légère.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monfieur GARANT.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'eft paffé
Fait peu d'impreffion fur un efprit fenfé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, & je penfe au folide.

NINON.

Eh bien, j'y penfe auffi : vos offres à mes yeux
Préfentent des objets qui font bien fpécieux.
Il eft vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne fais quoi d'injufte, & quelque hypocrifie.

Monfieur GARANT.

Et mon Dieu, c'eft par-là qu'on réuffit toujours.

NINON.

Oui, la monnoie eft fauffe ; elle a pourtant du cours.
Que me font, après tout, les enfans de Gourville ?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monſieur GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls ; & ſonger en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

Monſieur GARANT.

Ah ! je me doutais bien, que votre ame éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids. . . .

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

Monſieur GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monſieur GARANT.

Ah ! vous me raviſſez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort ;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit ! -- quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quels excès d'amour je me ſens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc ; vous me tournez la tête.
Sortez -- n'abuſez point de ma faible conquête --
Mais revenez bientôt.

Monſieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monſieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! & mais oui -- vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

Monſieur GARANT.

Nos faits ſont convenus?

NINON.

Oui dà.

Monſieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

Monſieur GARANT.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Ce ſoir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue!
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue;
Enſeveli qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,

Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés ;
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute.
Mais l'intérêt l'est plus, & souvent ne voit goute.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot.
Bien souvent, quoiqu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier; quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier? -- J'ai souvent même envie;
Tu le sais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouferai dès qu'elle fera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras-là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure.
Elles n'époufent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc fe réfoudre d'attendre.
Et quel eft ce monfieur, que madame va prendre?

LISETTE.

La pefte! c'eft un homme extrêmement puiffant;
Marguillier de paroiffe, ayant beaucoup d'argent,
Sur fon large vifage on voit tout fon mérite,
Homme de bon confeil, & qui fouvent hérite,
De gens qui ne font pas feulement fes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de fes talens;
Il eft le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aifément beaucoup de bien aux filles.
C'eft ce monfieur Garant qui vient dans la maifon.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi, qu'il eft gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme fe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra. --
Quoi ! c'eſt lui qu'aujourd'hui madame épouſera !

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours ;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quittée ;
Et madame auſſi-tôt en carroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour, on va vîte à préſent !
Je ne l'aurais pas cru : rapport que j'ai ſouvent
Entendu ma maîtreſſe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems ; on ne rit pas toujours ;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie.
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais : mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi! pour en douter, quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs, qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, insolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.

Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon,
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec myſtère
A dit à ſon cocher -- cocher, chez le notaire :
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand ſavant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la nôce, peut-être,

LISETTE.

Ah, comme il a l'air trifte !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eft bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorfions !

GOURVILLE l'aîné (*dans le fond.*)

O ciel ! ô jufte ciel !

PICARD.

C'eft des convulfions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeftes.

PICARD.

C'eft d'un vrai poffédé les regards & les geftes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monfieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,

Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, monſieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe.

PICARD.

Et quoi donc ?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre ;

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur !

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,

De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures ?

GOURVILLE l'aîné (*s'aſſied.*)

Je ne puis me tenir : ah ! Liſette, écoutez

Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(*Ils ſe mettent à ſes côtés & allongent le cou.*)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne !

GOURVILLE l'aîné.

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne

Rendez-vous à dîner, chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! diableſſe d'enfer!

Il y devait venir de ſavans perſonnages;
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,
J'y vais: madame Aubert était encor au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table,
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très-commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût: de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu ſe continue; enfin le ſort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante;
Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente.
Il ſort, je reſte ſeul; je n'oſais demeurer;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.

Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coëffée en cheveux, un déshabillé leſte,
Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art.
On a dîné partout, me dit-elle, il eſt tard :
Je vous propoſerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuierais -- j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me ſuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philoſophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas oui; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais ſourire,
Avec cet agrément, que Sapho ſut décrire.
Vous connaiſſez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poiſon
Par l'oreille & les yeux ſurprenait ma raiſon.
Nous nous attendriſſons : monſieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je ſuis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, monſieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux eſt très-fâcheux.
Il m'applique un ſoufflet : je ſuis aſſez colère.

J'en rends deux ſur le champ : nous nous roulons par terre :
L'un ſur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin madame qui riait. . . .
Vous avez lus tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Liſette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en ſoit, meurtriſſans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oiſifs du quartier une foule accourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier & la rue.
On crie, on nous ſépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris ſur lui le ſoin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah Liſette ! ah Picard ! le ſage eſt peu de choſe !

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'eſſuyer,
Comment revoir jamais monſieur le marguillier ?
Comment revoir madame ?

PICARD.

Oh, madame eſt très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monſieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de ſévérité ?

SCENE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (*tout eſſoufflé.*)

AH ! mon frère ! ah Liſette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette à part.*)

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frere, pardonnez ce petit tour joyeux.

(*prenant Liſette à part.*)

Liſette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire ſortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel ! madame Aubert ſerait dans la maiſon ?
Ella a donc pris pour moi bien de la paſſion !

Ah ! de grace, oubliez ma ſottiſe effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! paſſez-moi ma faute, elle eſt très-excuſable.

(*allant à Liſette.*)

Liſette, à mon ſecours.

PICARD.

Eh mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

(*Liſette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné (*ſur le devant.*)

Eſt-ce une illuſion ? eſt-ce un tour qu'on me joue ?
Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Liſette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte. -- Et toi, tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILLE (*à Liſette.*)

Par ton ſeul ſavoir faire,
Tu ſauras amuſer & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ? ſon père & ſa mère ont l'obſtination
De me pourſuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en ſuis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;

Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(*revenant à Gourville l'aîné.*)

De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimathias!

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure,
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidele
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(*Il sort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère est un bon cœur: il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, monſieur l'avocat PLACET, (*en robe.*)

L'avocat PLACET (*toujours d'un ton empeſé, & ſe rengorgeant.*)

On m'a dit par la ville,
Que je dois m'adreſſer à monſieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble ſerviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt ſans doute un docteur,
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monſieur de la friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-tems en vue un établiſſement.
Et j'avais pourchaſſé Claire Sophie Agnant.
Pour elle vous ſavez, monſieur, qu'elle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature

GOURVILLE l'aîné.

Qui! moi, monſieur?

L'avocat PLACET.

Vous-même: & votre procédure,
Par madame ſa mère eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clairvoyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,

Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas :
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'est une coquine ; & je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les sermens coûtent peu, monsieur, aux hypocrites.
Et chez madame Aubert vos infames visites,
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juste ciel !

L'avocat PLACET.

Poursuivons.... vous connaissez la mère ?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je sais qu'en ce logis,

On la souffre par fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille ; & très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & qu'qlle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future,
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux,
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience,
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur & parjure ?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation

De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.

Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,

Que dans le crime enfin vous êtes endurci,

Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;

Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;

Les loix sauront punir ces excès d'infamie :

Et vous verrez s'il est un plus énorme cas,

Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCENE V.

GOURVILLE l'aîné, *seul.*

QUE voilà pour m'instruire une bonne journée !

J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée

Se complaisait en elle, & j'admirais mon vœu

De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.

Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite

M'enlasse en ses filets par sa mine hypocrite.

Je bois, on m'assassine : en tout point confondu,

Je paie encor l'amende ayant été battu.

Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me vois,
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamare?
Que fait-on donc là-bas? est-ce un nouveau bagare?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler?

PICARD (*accourant.*)

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du ſoir juſqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende

Sa belle & chère enfant que ſa femme demande.

Tout retentit des cris de la dame en fureur,

Ses regards ſeulement m'ont fait trembler de peur.

Et pour ſon premier mot elle m'a fait entendre,

Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés

Pour y mieux parvenir ſont avec elle entrés.

Déjà l'on verbaliſe.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien que faut-il faire ?

Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire,

Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, ſi j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monſieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Et ces ſages profonds & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma ſimple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais ſottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troiſième acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, & tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme est si faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappans le montrent chaque jour;

Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette :
Quand elle eſt neuve encor à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſure.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout paſſe & tout renaît ; chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra !
Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère!

Que ferons-nous ici de mon benêt de frère ?
Et du jurisconsulte, & de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie,
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non; tout s'appaisera;
Car enfin tout s'appaise: un cartaud suffira,
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE l'aîné poursuivi par madame AGNANT, monsieur AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné (*courant.*)

Au secours!

Madame AGNANT (*courant après lui.*)

Au méchant!

Monsieur AGNANT (*courant après madame Agnant.*)
Qu'on l'arrête.
L'avocat PLACET (*courant après monsieur Agnant.*)
Au voleur.
(*Ils font le tour du théatre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.
Ah ! j'ai le nez cassé !

Madame AGNANT.
Je suis morte !

Monsieur AGNANT.
Ah ! ma femme !
Es-tu morte en effet ?

Madame AGNANT.
Non.--- Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE l'aîné.
Eh madame, pardon !

Madame AGNANT.
Détestable hypocrite.

L'avocat PLACET.
Race de débauché.

Madame AGNANT.
Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.
Hélas ! je la rendrai si-tôt que je l'aurai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)
Tu m'insultes encor ! ---Et toi qui fus si sage !

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. -- Monsieur, écoutez-moi.

Monsieur AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

Monsieur AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

Monsieur AGNANT.

Il est fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà,
Asséyons-nous, ma femme, & pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de Monsieur Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la partout où vous la trouverez;

Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,
L'effronté diſſolu !

Le jeune GOURVILLE (*à part à ſon frère.*)

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (*prenant madame Agnant à part.*)

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

Monſieur AGNANT.

Il n'eſt point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire,
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet,
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à ſon frère.*)

Paix donc ; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

Monſieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh le plaiſant viſage !

Madame AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis. . .

Le jeune GOURVILLE (*faisant signe à son frère.*)

Chut !

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage !

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel ;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE (*prenant les lettres.*)

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*Il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame AGNANT (*à Gourville l'aîné.*)

Fripon,

Nieras-tu tes écrits ! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe ;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame AGNANT (*prenant des lunettes.*)

Ecoute. -- *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. --
Ah ! je te donnerai de la vertu ; perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE (*versant à boire à monsieur Agnant.*)

Voisin.

Monsieur AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à madame Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

Madame AGNANT (*ayant bu.*)

Peste ! il est admirable !

Le jeune GOURVILLE (*à monsieur Agnant.*)

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.
On y porte un cartaud dont vous serez content.

Monsieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous ?

L'avocat PLACET (*boit un coup.*)

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire,
Qu'en l'état où je ſuis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en préſente à ſon frère.*)
Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je crois,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.

(*A madame Agnant.*)

Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les ſiens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête homme !

L'avocat PLACET.

Un grand-homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monſieur AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

Monſieur AGNANT (*en buvant & le regardant enſuite fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement des filles & des mères.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur ; elle penſe, & n'eſt plus une enfant ;
Vous l'avez ſouffletée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

Monsieur AGNANT (*toujours assis & le verre à la main.*)
C'est votre faute aussi, ma femme ; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon dieu. C'est peu de chose.
Allez, tout ira bien, -- j'entends monsieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on sait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader ! eh quoi ?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment !

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi !

Madame AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien. . .

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc. (*Il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monſieur AGNANT (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE prenant par la main monſieur & madame AGNANT, & ſe mettant entr'eux.

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'eſt plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous offrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; & j'excuſais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous haſardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant :
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Madame AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,

Avec procès verbal chez un homme trouvée:
Vous ſentez bien, madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

Monſieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé, -- fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptans ſont à conſidérer.

Monſieur AGNANT (*toujours bien fixe, & l'air un peu hébêté d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*)

Vous avez de gros biens?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénument
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.
Mon frère a fait ſans doute une grande ſottiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.

Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jaloufie & de diſſention.
Les deux futurs enſemble à peine pourraient vivre.

Madame AGNANT.

J'en ai peur en effet.

Monſieur AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,
Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai je n'eus aucun deſir;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſés mon père,
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

Monſieur AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé,
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Madame AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher!

Monſieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Madame AGNANT.

Ça va juſqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque choſe avec.

Monſieur AGNANT.

Il eſt plein de mérite, & d'ailleurs il boit ſec.

L'avocat PLACET.

Mais ſongez s'il vous plaît.

Monſieur AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus!
Stipulés par vous-même!

Madame AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(*Elle le pousse.*)
Cent mille francs. -- Allez.

Monsieur AGNANT (*le poussant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vîte.

Madame AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)
Allez plaider ailleurs.

Monsieur AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à gauche.*)

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant.*)
N'y manquez pas.

Monsieur AGNANT.

Bon soir.

Madame AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*L'avocat Placet sort.*)



SCENE IV.

Le jeune GOURVILLE, monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré,
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

Monſieur AGNANT.

C'eſt comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même, & ma fille! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

Monſieur AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie,
Cela cabre un eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus -- c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement.

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère.
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(*Il fait un pas pour ſortir.*)

Madame AGNANT (*l'embraſſant.*)

Il faut que je t'embraſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Madame AGNANT (*l'arrêtant encore*)

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter -- va -- mon fils ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle!

GOURVILLE (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu comme je l'aime!



SCENE V.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

PAR ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

Monſieur AGNANT.

Ah ah!

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais ſi-tôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

Monſieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche!

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

Monſieur AGNANT.

Un pédant imbécille
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT, monſieur GARANT.

Madame AGNANT.
EH bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.
Monſieur GARANT.
Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.
Monſieur AGNANT.
Quel bonheur!
Monſieur GARANT.
Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.
Madame AGNANT.
L'eſcapade, monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.
Monſieur GARANT.
La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux: & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.
Madame AGNANT.
Une fortune à vous!
Monſieur AGNANT.
Je ſuis tout interdit.
Ma fille, de grands biens! des patrons, du crédit?

Quels diſcours !

Madame AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille,
Mais du crédit ?

Monſieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

Monſieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon ?

Monſieur AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai ?

Monſieur GARANT.

Très-vrai.

Monſieur AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir,
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendreſſe,
Cent mille francs comptans que vous avez en caiſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

Monſieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins ! & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs qui ſont tout prêts pour lui ?

Madame AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

Monſieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monſieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême.
Il ſéduit tour-à-tour les filles du Marais.
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits,
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot : & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître,
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

Monſieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement !

Monſieur AGNANT (*en buvant un coup.*)

C'eſt dommage

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas ſauvée ?

Monſieur GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux frères, je vois,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monſieur AGNANT.

Les fripons que voilà !

Monſieur GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchans caractères.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raiſon,
Et je mettrai plutôt le feu dans la maiſon.

Monſieur GARANT.

La maiſon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour épouſer nous n'aurons plus perſonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

Monſieur AGNANT (*avec le geſte d'un homme.*)

Ma femme, il eſt bien plat.

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train! quel bruit dans votre absence !
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance !

NINON.

Je sais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée :
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu ?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.

La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit.
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes
Ayant des sots maris font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était toute autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur.
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien;
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand beſoin : tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raiſonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être ſupportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cette eſprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, & ton affaire eſt prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Liſette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eſt-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être ; il promet & je donne.
Prends cinquante louis, pour ſubvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

NINON.

AH! Picard, quels bienfaits !
(*en montrant la bourſe.*)
Vois-tu cela !

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eſt grand --- & que je ne deſire

Rien plus---ſinon qu'il dure---& que Liſette & moi
Nous ſommes obligés---mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaiſſance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous. . . .

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, mon ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec monſieur Garant ; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme !

NINON.

Oh oui---mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde : & dit qu'on est sans foi :
Et dit qu'on l'a trompée, & que sa fille est prise :
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise.
Et puis elle s'appaise & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raison, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux ?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage ;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous ; & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie on le découvre assez : ----
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCENE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux coëffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable & sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers ;
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.

Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh ! c'était par vertu, dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que ces prudes-là sont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! & cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin !

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien ;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables.
Vous serez convaincu bientôt, comme je crois,
Que ces hommes de bien sont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune (*amenant monsieur & madame* AGNANT,) LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

Monsieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point !

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu ! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame AGNANT.

Est-ce donc ce benêt, -- ou toi jeune éventé
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! soyez très-sure
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-tems.
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Madame AGNANT.

Ah ! souffrez que je crie ; & quand j'aurai crié,

Je veux crier encor.

Monſieur AGNANT.

Eh, tais toi ma moitié.

Madame Ninon parle ; écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez d'abord m'inſtruire,
Si c'eſt votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & ſa propriété.
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte ?

Monſieur AGNANT.

Oui parbleu ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Madame AGNANT.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien ſans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce tréſor.

Monſieur & Madame AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'eſpère
Que vous me laiſſerez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monſieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur AGNANT.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend & chacun se marie.

(*à Gourville l'aîné.*

Soupera-t-on bientôt ? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)

J'y suis bien neuf encor. -- A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez, vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monsieur AGNANT.

Eh bien, tu vois ma femme ; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, monſieur GARANT, (*après avoir ſalué la compagnie, qui ſe range d'un côté, tandis que monſieur Garant & Ninon ſe mettent de l'autre, les domeſtiques derrière.*)

Monſieur GARANT (*en ſerrant la main de Ninon.*)
LA raiſon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrument,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'uſage.
(*à madame Agnant.*) (*à monſieur Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment mon voiſin.

NINON.
De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monſieur GARANT.
Le ciel le bénira; mais avant d'y ſouſcrire
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.
Non, mon cœur eſt ſi plein de tous vos tendres ſoins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite
Qui publieront mon choix & tout votre mérite.
Nous souperons enſemble : ils ſeront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui ſont pour les deux frères.

Monsieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées ;
Ce sont, vous le savez, des affaires passées.
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monsieur AGNANT.

Comment !

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge.
(*Montrant le jeune Gourville.*)
Ou chacun me trompait, ou ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'est vous grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affront ;
Ma fille paira cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE (*arrêtant monsieur & madame Agnant & les ramenant tous deux par la main.*)

Mon Dieu, ne sortez point, restez mon cher Agnant,
Quoiqu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON (*à monsieur Garant dans un coin du théatre tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*)

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monsieur GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là--des raisons frivoles,

Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer.
Et ſi dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

Monſieur GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*
Que diſent-ils de nous ?

NINON (*à monſieur Garant.*)

Et ſi je me haſarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Madame ANNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON (*à madame Agnant.*)

Vous voulez vòtre fille & de l'argent comptant ?

Madame AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINOM.

Il faut premièrement,
Vous mettre tous au fait -- feu monſieur de Gourville
Me confia ſes fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament ;
Vous en ſavez la cauſe.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,

Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entr'eux :
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt monſieur.

Monſieur GARANT (*faiſant la révérence à la compagnie.*)
C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable & que les loix puniſſent.
(*à monſieur Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

Monſieur GARANT.

Oui, madame,

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

Monſieur GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme ?

Monsieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

Monsieur AGNANT.

Et monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

Monsieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout.
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons. -- Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait.

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*aux autres perſonnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'auſſi-tôt que Gourville
Eut fait ſon teſtament, un ami difficile,
Un eſprit de travers eut l'injuſte ſoupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon ?

Monſieur GARANT.
Mais vous perdez la tête !

NINON.
Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'inſtant ſe corrige ;
Et peut-être trompé ; mais ſain d'entendement
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament :
Il m'a fallu courir long-tems chez les notaires
Pour y faire appoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et ſi j'avais tardé les miens étaient perdus.
Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez : voilà je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé ; monſieur Garant n'a rien.

Monſieur AGNANT.
Quel tour !

Madame AGNANT.
La brave femme !

NINON (*en montrant les deux Gourville.*
Entr'eux deux je partage
Ainſi que je le dois le petit héritage.
Je ſouhaite à monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

Monſieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Monſieur GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui ſerrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu vilain mâtin, qui m'en fis tant à croire.

Monſieur AGNANT (*le ſaiſiſſant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, reſtes avec nous pour boire.

Monſieur GARANT (*ſe débarraſſant d'eux.*)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faiſant la révérence, & lui montrant la bourſe des cinquante louis.*)

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez ſi bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laiſſons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE. (*à Ninon.*)

Ah! je ſuis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître !

Madame AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle ſaura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE (*à Picard.*)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreſſe
A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur & de ſageſſe ?

Fin du cinquième & dernier acte.



SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON.



PRÉFACE.

PRÉFACE
DE M. FATEMA,
TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre humain ; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la piéce de feu M. *Thompſon*. Le célèbre *Adiſſon* avait balancé long-tems entre ce ſujet & celui de *Caton*. *Adiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encor au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce ſage Grec, diſait-il, ne crut pas comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu nous a placés. Enfin *Adiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyr de la ſageſſe. Mais le Chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de *Caton* était plus théatral que l'autre, & ſurtout plus convenable à ſa nation dans un tems de trouble.

En effet, la mort de *Socrate* aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne perſécute perſonne pour ſa religion, & où la

tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses, ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler*, qu'*on doit choisir pour le sujet des piéces de théatre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le succès de *Caton* ayant enhardi *Adisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la mort de *Socrate*, en trois actes. La place de secretaire d'état qu'il occupa quelque tems après, lui déroba le tems dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. *Thompson* son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théatre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède* &c., & finit sa carrière par la mort de *Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis M. *Dodington*, & M. *Littleton*, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvellât la méthode de *Shakespear*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre *Xantippe* femme de *Socrate* telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari, & l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'Aréopage, & de faire, en un mot, de cette pièce, une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté ; & quoique le sublime contigu soit d'un genre infiniment

ſupérieur : cependant ce mêlange du pathétique & du familier a ſon mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyſſée*, & l'autre à l'*Iliade*. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette piéce, parce que le caractère de *Mélitus* reſſemblait trop à celui du ſeigent de loi *Catbrée*, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une eſquiſſe, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompſon* à ſon dernier voyage en Hollande. Je le traduiſis d'abord en hollandais ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer ſur le théâtre d'Amſterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant auſſi odieux, & auſſi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduiſis enſuite en français, & je veux bien laiſſer courir cette traduction, en attendant que je faſſe imprimer l'original.

A Amſterdam 1755.

Depuis ce tems on a repréſenté la mort de *Socrate* à Londres, mais ce n'eſt pas le drame de M. *Thompſon*.

NB. Il y eu des gens aſſez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui ſont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, diſent-ils, en 1754. Quand cela ſerait, voilà une plaiſante raiſon ! mais le fait eſt qu'il eſt décédé en 1757.

ACTEURS.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAÉ, jeune Athénienne élevé par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.

DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE & ACROS, } attachés à Anitus.

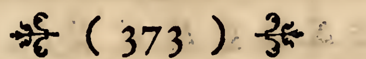
Juges.

Difciples de Socrate.

Pédans protégés par Anitus, au nombre de trois.



Quel mal a-t'il pû faire ? il en est incapable ;
Helas, il est plus bête que méchant.





SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Céres. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encor davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, & à vous, une demi douzaine de robes.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort; mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup: & surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, & qui ne présentent pas assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fideles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis, les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux & si justes! & comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes surs, car vous l'avez dit.

SCENE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

EH bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, monseigneur, je ne suis point jalouse; & pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait

en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé soit encor entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vîte. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus & moi, nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisannes & les mystères ?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle & d'une autre patrie, un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf, de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. Je voudrais avoir déjà

étranglé Socrate. Cependant je vais lui parler ſous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici, vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, & je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perſe.

SCENE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH bon jour, mon cher Socrate, le favori des dieux & le plus ſage des mortels. Je me ſens élevé au-deſſus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; & je reſpecte dans vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter ! je vous admire : je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible : & c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre belle pupille Aglaé, dont la deſtinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il eſt vrai que ſon père Agaton qui était mon ami, c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par ſon teſtament cette aimable & vertueuſe orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne peux vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, & cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on sait qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Etre suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune. Mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, & qu'un ohmme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé, ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCENE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un homme des plus conſidérables qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos nôces.

(*Il ſort.*)

AGLAE.

Ah! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAE.

Je le dois : il me ſert de père, & il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos ſentimens, pourriez-vous me dire ce que vous penſez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

AGLAE.

Hélas ! j'en penſerai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'eſt bien dit, vous ferez auſſi tout ce que je voudrai ?

AGLAE.

Non, l'un eſt fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le ſage Socrate conſent à notre union ;

Xantippe ſa femme preſſe ce mariage. Vous ſavez quel ſentimens vous m'avez inſpirés. Vous connaiſſez mon rang & mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, & peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAE.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand-homme qui ſort d'ici m'a inſtruite à ne diſſimuler jamais, & avec la liberté qu'il me laiſſe. Je reſpecte votre dignité, je connais peu votre perſonne, & je ne peux me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez! vous qui êtes libre! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

AGLAE.

Il eſt vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'eſt lui qui dicte votre réponſe ; c'eſt lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAE.

Sophronime n'eſt point impie, il lui eſt attaché dès l'enfance : Socrate lui ſert de père comme à moi. Sophronime eſt plein de graces & de vertus. Je l'aime, j'en ſuis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être ſa femme, mais je ne ſerai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous oſez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

AGLAE.

Oui, j'oſe vous l'avouer, parce que rien n'eſt plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuſe avec lui, vous refuſez ſa main ?

AGLAE.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans doute la crainte de me déplaire qui ſuſpend votre engagement avec lui ?

AGLAE.

Non aſſurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels ?

AGLAE.

Point du tout ; je ſuis perſuadée que l'Etre ſuprême ſe ſoucie fort peu que je vous épouſe ou non.

ANITUS.

L'Etre ſuprême ! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler, vous devez dire les dieux & les déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, & je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé ſon culte & ſon miniſtre.

AGLAE.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préſide aux bleds, je le veux croire ; mais elle ne ſe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle ſe mêle de tout. Vous en ſavez trop ; mais enfin j'eſpère vous convertir. Etes-vous bien réſolue à ne point épouſer Sophronime ?

AGLAE.

Oui, j'y ſuis très-réſolue; & j'en ſuis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offenſez pas; ne rejettez point votre fortune; ſongez qu'il faut ſacrifier tout à un établiſſement avantageux; que la jeuneſſe paſſe, & que la fortune reſte; que les richeſſes & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux & des déeſſes. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inſpire, & j'eſpère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encor une fois; ſouvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouſer Sophronime.

AGLAE.

C'eſt à moi que je me le ſuis promis, non à vous.

(*Anitus ſort.*)

(*Aglaé ſeule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne ſais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre ſans frémir. Mais voici Sophronime; hélas! tandis que ſon rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendriſſement.

SCENE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

CHÈRE Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, ſortir

d'auprès de vous, & vos yeux ſemblent mouillés de quelques larmes.

AGLAE.

Lui! il eſt l'ennemi de notre bienfaicteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'averſion qu'il m'inſpirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas! ſerait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obſcurciſſent vos yeux?

AGLAE.

Il ne peut m'inſpirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puiſſiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux! moi qui voudrais les payer de mon ſang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous! moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume ſur votre vie! Vous pleurez, & j'en ſuis la cauſe! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAE.

Vous n'en pouvez point commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendreſſe, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funeſtes avez-vous prononcés! Non, je ne le puis croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAE.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'eſpérais; mais ma fortune m'a trompée; je jure que ne pouvant être à vous, je ne ſerai à perſonne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me re-

cherche & que je méprise; je vous le déclare le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre, mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCENE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Sorctae mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen: la belle Aglaé qui semblait le desirer, me refuse; & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé. Mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAE.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter

l'un & l'autre. Quand vous eutes accepté le teſtament ſecret de mon père, ſage & généreux Socrate, vous me dites qu'il me laiſſait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le deſſein de donner cette fortune à votre cher diſciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne poſsède pour toute richeſſe que ſa vertu : vous avez approuvé ma réſolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien, que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, tranſportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & auſſi-tôt cet état a diſparu. Elle m'a traitée de viſionnaire. Elle m'a montré le teſtament de mon père qui eſt mort dans la pauvreté, qui ne me laiſſe rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous futes unis.

En ce moment, éveillée après mon ſonge, je n'ai ſenti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ſes raiſons ne vaudraient rien ; ſi elle m'aime, ne ſuis-je pas aſſez riche ? Je n'ai ſubſiſté, il eſt vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'eſt point d'emploi pénible que je n'embraſſe pour faire ſubſiſter ma chère Aglaé. Je devrais, il eſt vrai, lui faire le ſacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je ſuis indigne d'elle. Mais ſi elle pouvait ſe contenter de mon état, ſi elle pouvait s'abaiſſer juſqu'à moi ! non, je n'oſe le demander, je n'oſe le ſouhaiter ; & je ſuccombe à un malheur qu'elle ſupporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe eſt bien indiſcrète de vous

avoir montré ce teſtament. Mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAE

Elle ne m'a point trompée. J'ai vu de mes yeux ma misère. L'écriture de mon père m'eſt aſſez connue. Soyez ſûr, Socrate, que je ſaurai ſoutenir la pauvreté. Je ſais travailler de mes mains ; c'eſt aſſez pour vivre, c'eſt tout ce qu'il me faut ; mais ce n'eſt pas aſſez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en eſt trop mille fois pour moi, ame tendre, ame ſublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble & laborieuſe eſt l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais ſi vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté reſpectable eſt au-deſſus du trône de Créſus.

SOCRATE.

Vos ſentimens me plaiſent autant qu'ils m'attendriſſent ; je vois avec tranſport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai ſemée. Jamais mes ſoins n'ont été mieux récompenſés ; jamais mon eſpérance n'a été plus remplie. Mais encor une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal inſtruite. Vous êtes plus riche que vous ne penſez. Ce n'eſt pas à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore ?

AGLAE.

Non, Socrate, il dit expreſſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout-à-l'heure.

SCENE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, & vîte; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, & suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! Ah chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, & surtout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez-là tout étonné, j'ai aussi votre affaire; Drixa est votre fait; vous me remercierez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de tems. Tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui toute ſorte de déférence; il faut lui complaire puiſqu'on ne peut la corriger. C'eſt le triomphe de la raiſon que de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne peux croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez. Pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé. C'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh que peut craindre celui qui fait son devoir? je connais la rage de mes ennemis; je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de douleur, si

la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.

SCENE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAE.

MON bienfaicteur, mon père, homme au-deſſus des hommes, j'embraſſe vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paie ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas; nous ne ſerons pas riches à ce prix. Plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle; nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas reſpecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis; je trahirais l'amitié

& la confiance, si je faisais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah! que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante & dix ans? qui paiera vos médecins quand vous serez malade? vos avocats quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce col tors d'Anitus & son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes & la philosophie, & ma sotte amitié pour

vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres, & il vous faudrait des lisières : vous raisonnez sans cesse, & vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule & le plus insupportable. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; rompez dans l'instant cet impertinent marché, & faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, & avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime & Aglaé s'aiment, & sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les loix ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami ; le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions, ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, & vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

LE vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue ; Est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCENE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

EH bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le paiera le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille, je le sais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelque fois ; non seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon dieu, je crains que toutes ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vîte l'avertir ; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

NOs injures ſont communes, reſpectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête - homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le ciel y eſt intéreſſé ; cet homme mépriſe ſans doute les dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accuſations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveller ; nous le mettrons en danger de ſa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, & qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par-là nous remplirons tous nos devoirs, il ſera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtreſſe, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la ſageſſe elle-même. Il faut que quelque Divinité vous inſpire. Inſtruiſez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges paſſeront pour aller au tribunal : Mélitus eſt à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus eſt un petit pédant, un méchant homme, qui eſt votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il eſt encor plus l'ennemi de Socrate. C'eſt un ſcélérat hipocrite, qui ſoutient les droits de l'Aréo-

page contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, monseigneur ; j'aime l'argent & le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous, & quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui, mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux, c'est le plus court.

DRIXA.

Oh laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai. C'est le sûr moyen de gagner le ciel, & surtout de vivre heureux sur la terre.

SCENE VII.

ANITUS, GRAFIOS, CHOMOS, BERTILLOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Grafios, profond Chomos, délicat Bertillos, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petis ouvrages que je vous ai commandés ?

GRAFIOS.

J'ai travaillé, monſeigneur; il ne s'en relevera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il eſt confondu.

BERTILLOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Grafios. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel. Vous pourriez laſſer la patience de la cour.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles, & que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe. Je vous réponds que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

GRAFIOS.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation ; & tout ce

que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait ?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit ; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette piéce au quatrième juge : c'eſt un homme qui n'a pas le ſens commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertillos ?

BERTILLOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable ! Allez de ma part chez le ſeptième juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui ; nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.

SCENE VIII.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le prêtre, il y a long-tems que j'y penſe ;

unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MELITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je sais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne peux vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS (*à part.*)

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagiste sur un autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & consulter son foie tout à mon aise !

MELITUS (*à part.*)

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de sacrificateur dans ma geole, & lui faire avaler une pinte de cigue à mon plaisir.

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques juges d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *enſemble.*

JUSTICE, juſtice, ſcandale, impiété, juſtice, juſtice, irréligion, impiété, juſtice.

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice au nom du peuple.

MELITUS.

Contre qui ?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah ah ! contre Socrate? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait ?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans le temple.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois, cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

Tous trois ensemble.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MELITUS.

Voilà des accusations très-graves très-vraisemblables: on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure?

LES JUGES *ensemble.*

Oui, en prison, vîte en prison.

MELITUS.

Huissiers, amenez à l'istant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira ; car vous ſavez que ces philoſophes ſont d'une ſubtilité diabolique, ce ſont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En priſon, en priſon.

SCENE X.

Tous les acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAE, SOCRATE *enchaîné*, valets de ville.

XANTIPPE.

EH miſéricorde ! on traîne mon mari en priſon ; n'avez-vous pas honte, meſſieurs les juges, de traiter ainſi un homme de ſon âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en eſt incapable ; hélas, il eſt plus bête que méchant (*a*). Meſſieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'eſt que de doter des filles. Que je ſuis malheureuſe !

SOPHRONIME.

Ah ! meſſieurs, reſpectez ſa vieilleſſe & ſa vertu, chargez-moi de fers. Je ſuis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la ſienne.

AGLAE.

(*a*) On prétend que la ſervante de *La Fontaine* en diſait autant de ſon maître : ce n'eſt pas la faute de M. *Thompſon* ſi *Xantippe* l'a dit avant cette ſervante. M. *Thompſon* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui, nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel; elle se manifeste par l'organe des loix. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre: & puisque je vois en vous tant de reconnaissance & tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la maison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCENE VI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me ſaigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, & je ſuis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je ſuis perſuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Ecoutez ; votre ſituation eſt plus dangereuſe que vous ne penſez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de choſe.

ANITUS.

C'eſt peu pour votre ame intrépide & ſublime, c'eſt tout aux yeux de ceux qui chériſſent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philoſophie que votre ame ſoit armée, il eſt dur de périr par le dernier ſupplice. Ce n'eſt pas tout ; votre réputation, qui doit vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. Non-ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous inſulteront, allumeront le bûcher, ſi on vous brûle, ſerreront la corde, ſi on vous étrangle, broyeront la cigue, ſi on vous empoiſonne ; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner

de vous une fin ſi funeſte ; je vous réponds de vous ſauver la vie, & même de vous faire déclarer par les juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible & honorée, & les dieux & les déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder davantage.

(*On l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible ; ce n'eſt pas ma faute ; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher ; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé, & le laiſſer mourir impénitent.

Fin du ſecond acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE (*à Anitus.*)

Vous ne devriez pas siéger ici. Vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste & athée: répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile. Mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature eſt d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleſtes, tournez-les vers la terre & les mers, tout ſe correſpond, tout eſt fait l'un pour l'autre; chaque être eſt intimément lié avec les autres êtres; tout eſt d'un même deſſein; il n'y a donc qu'un ſeul architecte, un ſeul maître, un ſeul conſervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiſſans & plus éclairés que les hommes; & s'ils exiſtent, ce ſont des créatures comme vous; ce ſont ſes premiers ſujets, & non pas des dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiſtent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un père. Ce Dieu n'a pas beſoin de Mercure & d'Iris pour nous ſignifier ſes ordres. Il n'a qu'à vouloir, & c'eſt aſſez. Si par Minerve vous n'entendiez que la ſageſſe de Dieu, ſi par Neptune vous n'entendiez que ſes loix immuables qui élèvent & qui abaiſſent les mers, je vous dirais, il vous eſt permis de révérer Neptune & Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vout n'adoriez jamais que l'Etre éternel, & que vous ne donniez pas occaſion aux peuples de s'y méprendre.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphyſique: la morale eſt ſon eſſence. Adorez & ne diſputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu ſuprême deſcendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Semelé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuſes. C'eſt inſulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puiſſe être, ce que nous appellons chez les hommes un adultère. C'eſt décourager le reſte des hommes, d'oſer dire que pour être un grand-homme, il faut être né de l'accouplement myſtérieux de Jupiter & d'une de vos femmes ou filles. Miltiades,

Cimon, Thémiſtocle, Ariſtide, que vous avez perſécutés, valaient bien, peut-être, Perſée, Hercule, & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juſte. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blaſphêmes & d'inſolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'abſurdités ! on ne ſait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raiſonnemens ; ce n'eſt pas là ce qu'il nous faut ; répondez net & avec préciſion. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propoſez des choſes ridicules à croire, trop de gens alors ſe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont aſſez d'eſprit pour voir que votre doctrine eſt impertinente ; mais ils n'en ont pas aſſez pour s'élever juſqu'à la loi véritable ; ils ſavent rire de vos petis dieux, & ils ne ſavent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhenſible, incommunicable, éternel & tout juſte, comme tout puiſſant.

MELITUS.

Ah le blaſphémateur, ah le monſtre ! il n'en a dit que trop. Je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auſſi.

UN JUGE.

Nous ſommes pluſieurs qui ne ſommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes ſeraient plus juſtes & plus

ſages, s'ils penſaient comme lui : & pour moi, loin de le condamner, je ſuis d'avis qu'on le récompenſe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penſons de même.

MELITUS.

Les opinions ſemblent ſe partager.

ANITUS.

Meſſieurs de l'Aréopage, laiſſez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le ſoleil tourne ; & que l'Aréopage ſoit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des queſtions ; mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de droit divin. Et vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables juges, faites ſortir Socrate.

Mélitus *fait un ſigne. On emmène* Socrate. Anitus *continue.*

Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage inſtitué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le ſoleil tourne, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil. Vous n'êtes plus ces juges établis par Minerve, vous devenez comptables de vos arrêts, vous ne devez plus juger que ſuivant les loix ; & ſi vous dépendez des loix, vous êtes perdus ; puniſſez la rebellion, vengez le ciel & la terre. Je ſors. Redoutez la colère des dieux, ſi Socrate reſte en vie.

Anitus *ſort*, *& les juges opinent.*

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'eſt un

homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des dieux, encor paſſe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous Socrate a raiſon ; mais il a tort d'avoir raiſon ſi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui ; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eſt le mal après tout d'empoiſonner un philoſophe, ſurtout quand il eſt laid & vieux ?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuſtice à condamner Socrate, c'eſt l'affaire d'Anitus, ce n'eſt pas la mienne ; je mets tout ſur ſa conſcience ; d'ailleurs, il eſt tard, on perd ſon tems. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eſt hérétique & athée ; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*On l'amène.*) Les dieux ſoient bénis, la pluralité eſt pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la cigue, tant que mort s'enſuive.

SOCRATE.

Nous ſommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de tems, & probablement vous aurez tous une fin plus triſte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas ſont plus douloureuſes qu'un gobelet de cigue. Au reſte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné eu faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE *ſortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penſion de l'état au-lieu d'un gobelet de cigue.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai ; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire mourir un philoſophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de matter un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ? Ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

Oui, oui, nous les pendrons à la première ſeſſion. Allons dîner (*a*)

SCENE II.

SOCRATE *ſeul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préſent, c'eſt que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame : je ne dois m'occuper que de l'Etre ſuprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut ſe réſigner à tout.

(*a*) Au ſeizième ſiècle il ſe paſſa une ſcène à-peu-près ſemblable, & un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE, & les diſciples de Socrate.

XANTIPPE.

EH bien, pauvre homme, qu'eſt-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous abſous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une ſeconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds ; ne ſoyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers diſciples, mes amis.

CRITON *à la tête des diſciples de Socrate.*

Vous nous voyez auſſi allarmés de votre ſort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permiſſion de vous voir. Juſte ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baiſions ces fers que vous honorez, & qui ſont la honte d'Athènes. Eſt-il poſſible qu'Anitus & les ſiens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne penſons point à ces bagatelles, mes chers amis ; & continuons l'examen que nous faiſions hier de l'immortalité de l'ame. Nous diſions, ce me ſemble, que rien n'eſt plus probable & plus conſolant que cette idée. En effet la matière change & ne périt point. Pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître quand ce voile ſera tombé ? Non, puiſque nous penſons, nous penſerons toujours : la penſée eſt l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juſte, qui récom-

penſe la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit ; mais que nous veut ce vilain homme avec ſon gobelet ?

LE GEOLIER, *ou* Valet des onze, *apportant la taſſe de cigue.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoiſonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence ! je te déviſagerai, monſtre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé ſon mari, elle vous traite de même ; je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez.

(*Il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon, divin Socrate ! par quelle horrible injuſtice nous êtes-vous ravi ? quoi ! les criminels ont condamné le juſte ! les fanatiques ont proſcrit le ſage ! vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eſt pas ce corps périſſable qui vous a aimés, qui vous a enſeignés, c'eſt mon ame ſeule qui a vécu avec vous ; & elle vous aimera à jamais.

(*Il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eſt la règle.

SOCRATE.

Si c'eſt la règle, détachez.

(*Il ſe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous ſouriez ?

SOCRATE.

Je ſouris en réfléchiſſant que le plaiſir vient de la douleur. C'eſt ainſi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (*a*)

(*Il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

XANTIPPE.

Hélas ! c'eſt pour je ne ſais combien de diſcours ridicules de cette eſpèce, qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah, mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement juridique ?

(*a*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières d'un beau ſermon de *Socrate.* Ces moralités qui ſont devenues lieux communs ſont bien ennuyeuſes. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-tems, ne connaiſſent ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum feſtinat* : voilà la grande règle que M. *Thompſon* a obſervée.

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul dieu, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous ſoyez une de ces victimes ?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir, celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encor plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; ſa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus. Tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAE.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jaloufie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juftice de fon crime, puifque j'en étais la caufe.

SOPHRONIME.

Anitus fe dérobe par la fuite à la fureur du peuple ; on le pourfuit lui & fes complices ; on rend des graces folemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple eft à la porte de la prifon, & attend que vous paraiffiez pour vous conduire chez vous en triomphe.

XANTIPPE.

Hélas que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéiffiez-vous ?

AGLAE.

Vivez, cher Socrate, bienfaicteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'eft plus tems.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAE.

Comment ? il n'eft plus tems ! jufte ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoifonnée ?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je priffe le poifon ; j'ai obéi à la loi, toute injufte qu'elle eft, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injuftice eût été commife envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié & de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra

jamais. Votre vertu l'emporte ſur le crime de ceux qui m'ont accuſé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie, qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines ; & vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAE.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile : recevez mes tendres & derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand-homme, quand j'y ſonge ! Ah ! je vais ſoulever la nation.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite !

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à dieu ſeul que nous devons des temples !

Fin du troiſième & dernier acte.





TABLE

des piéces contenues dans ce volume.